

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1763.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS;

MDCCLXIII

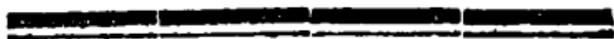




JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1763.



ESSAI

SUR LA RESURRECTION DES CORPS.

Vous me demandés, MONSIEUR, ce que je pense sur la résurrection des Corps; j'avoue que je n'en fai que ce que nous apprend sur ce sujet l'*Ecriture ste* qui déclare, en plusieurs endroits, qu'elle est certaine. Voyes le Livre de JOB. chap. XIX. v. 25. 26. 27. DANIEL ch. XII. v. 2. MACCAB. chap. VII. v. 9. Liv. II. le Livre des ACTES chap. XXVI. v. 6 7 & 8. ST. MATTHIEU chap. XXII. v. 23 &c.

La résurrection de LAZARE, celle de quelques autres personnes, dont il est parlé dans l'Écriture Ste (*), mais principalement celle de notre Seigneur, sont une preuve certaine que nos Corps peuvent ressusciter, c'est à dire, reprendre la même forme & la même figure qu'ils avoient en cette vie, car il n'est pas nécessaire, pour cette résurrection, que nos Corps soient composés précisément des mêmes parties que celles qu'ils avoient auparavant; ce qui seroit physiquement impossible, puis que nos Corps s'altèrent chaque jour, par la transpiration, & les autres évacuations ordinaires; ce qui en sort, & qui se perd est réparé & remplacé par la nourriture & les alimens qui for-

(*) Il est parlé dans l'Écriture Ste de la résurrection de plusieurs personnes, mais aucune d'elles ne nous apprend rien, de ce qu'on appelle *l'autre Monde*; il y a fort apparence que la connoissance de l'autre vie n'étoit pas encore parvenue jusqu'à eux, ou qu'elle s'étoit éfacée de leur mémoire, ou qu'enfin Dieu ne leur permit pas de le déclarer aux Hommes; peut être une parfaite connoissance de l'état avenir, est elle réservée après le Jugement dernier. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a que Dieu seul qui ait le pouvoir de ressusciter les morts & de faire de vrais miracles, come l'a prouvé dans son Traité. M. SERRES, Théologien de Genève.

mient en quelque sorte, une nouvelle substance; de manière que le Corps que nous avons à l'âge de 50 ans, n'est plus le même que celui que nous avions à l'âge de vingt: C'est bien le même moule, & la même forme; mais ce n'est plus la même substance; ce changement qui est sûr, & incontestable, ne change en rien les fonctions du Corps, qui conserve les mêmes organes, & les mêmes sens; de manière que l'ame peut operer & agir à son ordinaire, sans s'apercevoir d'aucune variété: C'est l'eau d'un fleuve qui passe successivement, mais qui conserve le même cours & le même lit.

Après tout, il n'est pas plus difficile à Dieu de ressusciter les Corps, que de les créer; ce qu'il a fait par un seul acte de sa volonté toute puissante. Quoi de plus aisé au Créateur, que de rassembler & de réunir la poussière qui formoit nos Corps durant cette vie, & de rétablir l'organisation dérangée par la mort! Il paroît même par la parabole de LAZARE & du *mauvais Riche*, qu'on se reconoitra après cette vie; car le *mauvais riche* ne put distinguer & reconoitre LAZARE qu'à sa forme extérieure. Il est vrai qu'une parabole ne fournit pas une preuve bien manifeste;

mais on en peut du moins tirer une induction & une conséquence en faveur de la résurrection des Corps. Il est dit encore, que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans, & qu'il est celui d'ABRAHAM, d'ISAAC & de JACOB. Il est dit encore que MOYSE & ELIE descendirent du Ciel pour converser avec JESUS-CHRIST, & que des Anges vinrent sous une forme visible pour le consoler ; mais ceci & quelques autres passages, qu'on pourroit citer, ne prouvent pas que dans la vie avenir nos corps seront parfaitement semblables à ceux que nous avons sur cette terre ; ils prouvent, au contraire, qu'ils seront différens, moins matériels & plus légers ; en effet, cette masse qui compose notre tabernacle terrestre, loin de contribuer aux facultés & aux nobles opérations de l'ame, peut y nuire par l'influence que le corps a sur l'ame, par ses besoins renaissans sans cesse, & jamais satisfaits. Moins on est assujetti au corps, plus on est propre à la spéculation, & à faire des progrès dans la vertu, & dans la connoissance de la vérité. Le corps est certainement un obstacle aux fonctions de l'ame, les Anges & les Esprits célestes se communiquent bien leurs lumières, sans son in-

tervention (*); leur comerce n'en est ni moins facile, ni moins prompt, ni moins intime; au contraire, il l'est d'avantage, puisqu'ils n'ont pas besoin pour se faire entendre du secours de la voix & d'un langage toujours défectueux & imparfait.

Il y a plus; c'est que dans la vie avenir, notre corps n'aura plus besoin de quelques membres nécessaires aux fonctions de cette vie animale; dans ces nouveaux Cieux, & cette nouvelle terre où la Justice habite, il faudra que tout soit proportionné à la noblesse de notre destination; rien de terrestre ni d'impur n'y sera admis, rien qui puisse retarder le progrès de nos connoissances, & nous éloigner de Dieu, pour chanter les louanges de l'Eternel.

A 4

(*) Notre corps n'est en quelque sorte, que l'étui de notre ame; il est la cause de presque tous nos maux: Cependant, nous y sommes aussi attachés que s'il étoit inséparable de notre être; de-là vient qu'on se fait une idée fautive & grossière de la félicité avenir: On voudroit un Paradis où régner la volupté, à peu près semblable à celui des Musulmans. L'Ecriture Sainte nous en donne une plus juste & plus noble idée. Dans le Ciel, dit-elle, on ne boit ni ne mange, nos plaisirs seront tous spirituels, conformes à la dignité de notre nature, & de notre destination.

pour célébrer ses bienfaits, l'Homme n'aura pas besoin de l'usage de sa langue; l'hommage du cœur est celui qui plait le plus à l'Être suprême; *mon Fils donne moi ton cœur.* Si Dieu nous donne des sens & des organes, ils seront sans doute plus parfaits que ceux que nous avons sur cette terre, qui ne sont propres qu'aux usages grossiers, auxquels ils ont été destinés. Pour voir ces choses que *l'œil n'a point vu, & qui ne sont jamais montées dans le cœur de l'Homme, il nous faut d'autres sens, en plus grand nombre, plus fins & plus délicats.*

Cette vie-ci n'est qu'un lieu de passage, un simple apprentissage pour la vie avenir; des voyageurs n'ont pas besoin de meubles nombreux, des apprentis n'ont besoin que d'instrumens proportionés à leur capacité; quand ils seront maîtres & homes faits, ils auront aussi des instrumens & des outils convenables à leurs talens & à leur industrie.

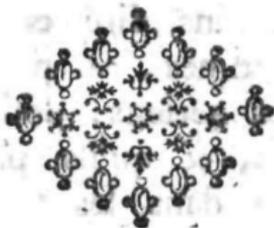
Quelques Philosophes ont voulu expliquer la possibilité physique de la résurrection des Corps, par un germe impérissable, qui en est le principe; c'est ainsi, dit-on, qu'une semence jettée en terre, germe, se développe, & produit une plante à peu près semblable à celle dont cette

semence a été tirée; mais je répons que cette nouvelle plante, quoique semblable à sa Mère, n'est pas elle; ainsi, lors même que le germe dont on parle, résisteroit à la pourriture, come on prétend qu'un grain de blé résiste à la calcination, quand il seroit indestructible come on le suppose; ce germe forti de mon corps, ne seroit cependant pas lui; ce ne seroit pas moi; mais un autre corps forti du mien, & l'on ne fauroit assurer que cette nouvelle production soit le domicile que mon ame habitoit, & qu'elle animoit durant cette vie. En éfet, la *transmutation* dont parlent les Ecrivains sacrés suppose, non un changement aparent, mais un changement réel.

On peut moins dire encore, que les espèces de fantômes, ou plutôt ces spectres, ces corps aériens, dont parlent les anciens Poètes, & qu'ils plaçoient dans le *Tartare*, ou dans les *Champs Elizées*, soient les mêmes corps, & les mêmes individus qui rampoient avant leur mort sur cette terre, & qui portoient le nom d'ACHILLE ou d'HECTOR. Ce sont, si l'on veut, leurs images, leurs ombres; mais ce ne sont plus les mêmes personnes; c'est ici une espèce de métamorphose. Il ne faut pas chercher chez les Auteurs Païens

de bones explications sur un dogme dont ils n'avoient aucune idée claire & certaine; il seroit pour nous encore un mystère, si Dieu ne nous eût révélé la vie, & l'immortalité par l'Évangile; mais ce secret n'est pas encore pleinement développé; il nous reste bien des doutes & des nuages, & nous ne le voions qu'à travers un miroir obscur.

G E N E V E.





REFLEXIONS...

Sur les deux derniers Ouvrages de M. J. J.
ROUSSEAU.

Vous me demandés, MONSIEUR, si je n'ai vû aucune Critique des deux derniers Ouvrages de M. J. J. ROUSSEAU, favoir du *Contrat Social* & de son *Traité sur l'Education*, ou *Emile* (*)? Ils méritent bien, tous les deux, d'être examinés avec soin, soit par la manière énergique dont ils sont écrits, qui peut en imposer à bien des Lecteurs, soit par les choses que ces Livres contiennent, qui sont dignes de toute nôtre atention. Il ne s'agit pas moins que de ce qui nous intéresse le plus,

(*) On peut considerer le Livre d'EMILE, come un Roman philosophique & ingénieux, ainsi que la République de PLATON. Les principes de M. ROUSSEAU sur l'Education ne peuvent pas être mieux pratiqués que les principes politiques du Philosophe Grec.

come Homes, come Citoyens, ou Membres d'une Société, & come Chrétiens : Cependant je n'ai encore rien vû sur ces grands objets, qui m'ait parfaitement satisfait. On dit qu'on a fait à Paris une réfutation de ces deux Ouvrages, mais come elle ne m'est pas encore parvenue, je ne puis vous en parler; je ne dirai rien non plus d'une petite Brochure, dont M. COMPARET est l'Auteur. Come il n'entre dans aucune discussion, & qu'il se borne à censurer M. ROUSSEAU sur le peu de respect qu'il a marqué pour la Religion Chrétienne, je ne crois pas devoir vous en donner une idée plus étendue; je n'attacherais d'avantage à une autre brochure, qui paroît imprimée à Genève, mais sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, avec ce titre, *Examen de deux Ouvrages intitulés ÉMILE & le Contract Social qu'on attribue à M. ROUSSEAU.*

Je ne me propose pas de vous donner un long Extrait d'une brochure qui est si courte. Je crois remplir ma tâche, en citant mot à mot, ce qui me paroît le plus important & le plus essentiel, & retranschant tout ce qu'il peut avoir de personnel, & qui ne fait rien au sujet; par exemple, l'Auteur de cette petite brochure nomme presque par tout, ROUSSEAU, en suppri-

mant le titre de M^{ON}SIEUR ; je sai que par là il se conforme au goût du Citoyen de Genève, qui veut qu'on le nomme ROUSSEAU, tout court ; mais il me semble qu'il vaut mieux se conformer aux bienféances, & qu'on doit cette attention au mérite & aux talens de M. ROUSSEAU, au Public, & à soi même. Il me semble encore qu'on doit éviter des railleries qui ne prouvent rien.

J'ai été surpris que le Critique ne dise rien de l'affectation de M. ROUSSEAU de rapporter dans son ÉMILE des Vers d'OVIDE, & de les citer en original, come s'il n'étoit pas mieux & facile de les traduire en françois ; pourquoi cette érudition & cette bigarure dans un Ouvrage où il ne s'agit point de science, & qui est fait pour être à la portée de tout le monde, quoi que l'Auteur fasse quelquefois des raisonemens si abstraits, qu'il n'est presque entendu de personne, sur tout lors qu'il tire ses comparaisons des figures géométriques. Il tombe aussi quelquefois dans des longueurs qui fatigueront & ennuiroient certainement le Lecteur, si son stile étoit moins énergique, & moins enchanteur. Ce n'est pas que son éloction soit parfaite ; il a des tours de phrase, presque aussi extraordinaires que ses pensées ;

semble mépriser les mots propres & d'usage pour en chercher de singuliers, ou nouveaux, ou antiques; quelquefois il en fabrique lui même, come si son autorité seule suffisoit pour les faire recevoir. Cette affectation jette quelque obscurité dans son Discours. Mais ce n'est pas mon sentiment que vous demandés sur deux Ouvrages où il y a de grandes beautés, avec de grands défauts; je vai donc me borner aux citations que je viens de vous promettre.

Je suis fâché que l'Auteur de cette Brochure la comence en rapellant l'Arrêt par lequel le Magistrat de Genève a crû devoir condamner & flétrir deux Ouvrages, qui lui ont paru contraires à la Religion, & au Gouvernement (*). Ces deux Ou-

(*) Si dans un Ecrit aussi sérieux que celui-ci il étoit permis de citer quelques vers, je citerois ceux-ci :

Quoique cet Auteur dans son Livre
 Semble n'avoir rien ignoré,
 Le meilleur est toujours de suivre,
 Le prône de nôtre Curé
 Toutes ces doctrines nouvelles,
 Ne plaisent qu'aux folles cervelles;

Pour

vrages font les deux derniers de M. R. qui ont été également proferits par le Parlement de Paris, & ailleurs: Ce qui n'empêche pas que ceux même qui les condamnent n'y ayent trouvé d'excellentes choses, mêlées avec des principes très dangereux, & qui ébranlent les fondemens de l'ordre Social, & de la Religion Chrétienne, qui y est très maltraitée, quoi qu'elle soit la base des Loix, l'appui & le soutien de l'ordre & de la Paix, la source du bonheur public & particulier, dont elle donne une idée si vraie, si noble & si sublime, qu'il est manifeste que cette idée ne sauroit venir des Homes, mais qu'elle est émanée du Ciel.

Le Censeur blame M. ROUSSEAU, d'avoir dans son *Contrat Social*, rendu dans un gros volume un système que tant de gens avant lui avoient détaillé en bref, avec plus de précision & de clarté. Où est le génie d'entortiller une matière pour faire accroire au Public qu'on en est l'Inventeur?

Pour moi come une humble brébis,
 Sous la houlette je me range
 Il n'est permis d'aimer le change,
 Que des modes & des habits.

Le Critique trouve aussi que la division que M. R. fait des Loix n'est pas heureuse, ni exacte & qu'il confond les Loix politiques avec les Loix fondamentales, qui en sont fort différentes. Ici, le Critique raisonne en Jurisconsulte, & paroît entendre cette matière. Je vais le citer avec plaisir, parce qu'il me semble qu'il a raison. *Je demande, dit-il, qu'est-ce que cette distinction que fait R. entre qu'un assemblage d'idées qu'intéressées, un desir marqué de dénaturer un sujet pour en paroître le Créateur? L'on a des Auteurs, & en grand nombre, qui ont donné des définitions claires & complètes de chacune de ces espèces de Loix.* „ Ils ont dit que les Loix „ fondamentales sont celles qui constituent „ la manière d'être de l'État, lesquelles ne „ peuvent se changer sans le consentement „ des Membres de cet Etat; que les Loix „ Politiques, différentes des premières; „ renferment la marche du Gouvernement, „ & résultent des Loix fondamentales; mais „ ne sont pas elles, ni aussi importantes, „ qu'elles ne puissent & ne doivent même „ se changer, selon les circonstances „ externes & selon la nécessité, puisqu'elles „ ne sont faites que pour étayer & „ maintenir la Loi fondamentale. Ces Jurisconsultes ont dit encore, que les Loix
Civiles

» Civiles assurent le *sien* & le *mien*, au-
 » thentiquent la propriété, mettent des
 » bornes à l'arbitraire du Juge, opèrent
 » par-là même, la tranquillité & la liberté
 » de chaque Membre de l'Etat: Que de
 » l'observation répétée des Loix Civiles
 » résultent chés les Citoyens, l'habitude
 » de l'obéissance à la Loi, l'équité dans
 » les cœurs, le suport mutuel, la bien-
 » faisance, les mœurs en un mot; les-
 » quelles ne constituent pas une quatrié-
 » me espèce de Loi, come le prétend
 » l'Auteur du *Contract Social*; mais sont
 » le résultat de l'observation des premié-
 » res. Voilà d'où vient, que tous les
 » Politiques n'en parlent pas, parce que
 » ce n'est pas ce dont ils doivent parler;
 » ainsi, le reproche qu'il leur fait, page
 » 121. de ne pas conoitre ces Loix, me
 » paroît assés déplacé, après ce que je
 » viens dire.

Il faut convenir que tout ce paragra-
 phe est vrai, clair & précis; je doute
 fort que M. R. puisse y répondre. Il lui
 reproche, qu'il raisonne sans définir, & qu'il
 confond souvent ce qui doit être distin-
 gué, ce qui fait qu'il tombe quelquefois
 en contradiction avec lui même & qu'il
 soutient des paradoxes insoutenables; par

exemple celui-ci, *plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue*. Le Censeur réfute solidement cette proposition; il fait voir que le Citoyen peut être aussi libre dans un grand Etat que dans un petit, puisque la *Liberté Civile est la faculté d'agir conformément à la Loi*, qui peut être conue & observée dans un grand Etat, ainsi que dans un petit. Plus un Etat est grand, ajoute le Critique, plus il a de force & de puissance, par le nombre des Citoyens qui le composent, & plus par là même, la liberté est assurée, ayant un grand nombre de défenseurs.

Le Censeur ne réfute pas moins judicieusement cette autre proposition de M. R. *Plus les Magistrats sont nombreux, plus au contraire, le Gouvernement est foible*. Il montre, que si dans un tel Gouvernement, les délibérations sont plus lentes, ce qui est vrai en général, il en résulte aussi ordinairement des résolutions marquées au coin de la sagesse, seules propres à produire le plus grand bien de l'Etat (*).

(*) On a proposé cette Question importante; *Quel Peuple a été le plus heureux?* Ce n'est ni celui qui est le plus nombreux; il est trop difficile de le bien gouverner; ni celui qui l'est le moins; il est trop foible, & trop facile à être

Le Critique raille beaucoup à la page 12. M. R. de répéter à tout propos, que l'Ariftoçratie héréditaire est la pire des administrations légitimes, quoiqu'il n'en donne aucune preuve. Mais peut être les preuves ne manqueroient elles pas à M. R. Il paroît en effet, que le nom & la naissance ne donent pas toujours les qualités propres à gouverner, sur tout un Peuple libre. Le Fils d'un Magistrat ne succède pas toujours aux vertus, aux talens, & aux conoissances de son Père, come il hérite de ses titres, qui servent souvent d'aliment à sa paresse & à son orgueil. L'émulation des Citoyens est excitée & soutenue par le Droit qu'ils ont d'élire & de choisir leurs Magistrats; privilège précieux, quand on fait en faire un bon usage. Le Peuple a plus de confiance aux Magistrats qu'il élit lui même, qu'à ceux que la naissance lui donne.

B 2

être subjugué : C'est celui qui est assez fort pour se défendre, mais qui ne l'est pas assez pour entreprendre de subjuguier les autres : C'est celui qui jouit d'un Ciel doux & tempere, dont le Gouvernement est modere & equitable, dont la Religion est pure & raisonnable.

L'Anonime a raison lorsqu'il réfute M. R. qui assure que la *Souveraineté ne peut être représentée*; mais lors qu'un Souverain envoie des Ambassadeurs à des Princes étrangers, il est certain que ces Ambassadeurs représentent le Souverain, qui les envoie, & qu'ils expriment & déclarent sa volonté; ils sont ses représentans, & non de simples *Commissaires*. Le Parlement en Angleterre représente le Peuple.

Lorsque le Souverain est composé d'une multitude d'individus, il ne peut s'expliquer lui même sans confusion; il a besoin de *Représentans*, qui lui servent d'Interprètes, ainsi qu'un Avocat représente celui pour lequel il plaide.

Si le Peuple vouloit faire tout par lui même, c'est bien alors que les délibérations seroient lentes, & les résolutions incertaines. Chacun doneroit son avis; autant de têtes, autant d'opinions; rien ne se résoudroit, ou l'on déferoit demain, ce qu'on auroit fait aujourd'hui. Le Peuple Anglois a voulu sagement éviter cet inconvénient par l'envoi de ses Députés dans la Chambre des Comunes, *Nobles & Puissans Anglois*, s'écrie ici l'Anonime, *je vous de misérables Esclaves, pour ne pas vouloir mettre dans vos assemblées la même confusion que ROUSSEAU met dans ses*

idées, nous ne pensons pas ici à la ROUSSEAU; vous êtes libres.

Son Chapitre de la Religion Chrétienne, ajoute le Censeur, renferme bien des paradoxes, parmi quelques observations qui ne sont pas neuves. C'est ici où il triomphe; tout ce qu'il dit en faveur de la Religion Chrétienne est sensé & raisonnable. Aussi cet article du Livre d'EMILE, qui paroit le plus travaillé, est certainement le plus foible de tout l'ouvrage (*). On a déjà fait voir dans le Journal Helvétique du Mois d'Août page 122 & 138 que la Religion Chrétienne, loin d'être contraire à l'*Esprit Social*, y étoit la plus propre, & qu'un véritable Chrétien étoit en même tems le Citoyen le plus fidèle, le plus attentif au bien de l'État, le plus courageux, le plus zélé pour la Liberté & pour la Patrie. La Charité est la livrée du Chrétien; un Home compatissant & charitable,

B 3

(*) Il faut convenir que la Religion Chrétienne, offre des vérités auxquelles la Raison seule ne peut atteindre, come le dit M. R. mais cela prouve la nécessité de la révélation. Une chose si divine, & surpassant de si loin l'humaine intelligence, dit MONTAGNE; il est bien besoin que Dieu nous prête son secours, & d'une faveur extraordinaire & privilégiée.

qui est guidé & soutenu par les grands motifs de la Religion, & non par un instinct aveugle & stérile, est l'homme le plus utile & le plus aimable. Il fait le bien pour l'amour du bien, par raison & par sentiment; il console & soulage les affligés; il relève ceux qui sont abatus; il éclaire ceux qui s'égarerent. Devant lui le misérable cesse de l'être; il entre dans les vues de la Providence. Par lui le malheureux se trouve pourvu du nécessaire; du sein même de sa misère, il voit sortir les commodités de la vie, ainsi qu'une terre sèche & altérée voit naître des fleurs & des fruits, quand une main bienfaisante l'arrose & la cultive (*). O charité, fille du Ciel, que le Païen adoroit sans la conoitre, que le superstitieux défigure, que le barbare immole; tu es le plus bel apanage de l'hu-

(*) La charité des gens du monde est faible, inconstante, intéressée; on donne peu pour recevoir beaucoup: On fait parade de ses dons, & l'on se paye ainsi par ses propres mains. La charité du Chrétien est soutenue; il donne tout ce qu'il peut donner; ses aumônes sont secrètes, sans ostentation, sans espérance de retour; il se croit assés payé du bienfait par le plaisir de le faire: Semblable, en quelque sorte, à Dieu même, qui répand ses dons à pleines mains, sans exception, & ne les reproche point.

manité, tu fais le plus doux bien des mortels, tu fais leur bonheur sur la terre; & tu feras un jour leur félicité & leur récompense dans le Ciel: Tu anoblis l'homme, tu l'élèves jusqu'à Dieu, & tu survivras à la chute même de l'univers.

M. R. qui paroît avoir beaucoup de probité & de sentiment, pourquoi a-t-il considéré la Religion Chrétienne du mauvais côté? Par quelle fatalité n'y a-t-il pas vû ce que toutes les personnes raisonnables qui ont étudié la Religion Chrétienne y ont vû, & y ont admiré? Avec quelle estime PLINE le jeune, l'Empereur JULIEN lui même, cet Enemi mortel du Christianisme, ne parlent-ils pas de la charité des premiers Chrétiens, de leur confiance, de leur fermeté, de leur patience dans les revers, & dans toutes les calamités de la vie! Ces vertus sont elles inutiles dans la Société, & dans la carrière de la vie humaine, n'a-t-on pas de fréquentes occasions de les mettre en pratique, & ne contribuent elles pas essentiellement à nôtre bonheur? Toutes les réfutations qu'on fera sur ce sujet seront fortes, & toutes les réponses que feroit M. R. ne peuvent être, malgré son habileté, que foibles & insuffisantes; il est surprenant

qu'il ne l'ait pas fenti, & qu'il n'ait pas fuprimé fagement ce chapitre de fon Livre, come un hors d'œuvre, capable de fcandalifer les foibles, de mortifier fes amis, & de doner gain de caufe à fes Enemis. Coment peut-il affurer que la Religion Chrétienne fait des Efclaves, elle qui rompt les fers dont l'erreur & les paffions enchainent les Homes, elle qui infpire un noble courage? Les CONSTANTIN, les THEODORE, les ST. LOUIS manquoient-ils de valeur? Ils étoient Chrétiens, & animés par les motifs les plus purs, & les plus puiffans.

Suivons aprésent les réflexions de l'Anonyme, fur l'EMILE. M. ROUSSEAU dit-il, dans fon chapitre VIII. de la Religion Chrétienne prétend que la venue de J. C. au monde a formé un perpétuel conflit de juridiction entre la puiffance fpirituelle, & la temporelle, ce qui a rendu toute bonne *politie* impossible dans les Etats Chrétiens. Je comprends, dit le Cenfeur, que le mot *Politie*, qui n'est pas françois, veut dire la même chofe que le Gouvernement; Il est fi doux de fe croire Créateur, qu'il faut paffer à M. R. ce *Néologifme*. Son raifonnement est un fophifme qu'on apelle dans l'Ecole, *Posthoc ergo propter hoc*. Le vin occasionne l'ivrefse, l'ivrefse des débats

& des meurtres, donc le vin est nuisible aux Homes, donc il faut en interdire l'usage. J'ai honte de réfuter sérieusement de pareilles puérités. Quelques Homes ont abusé de la Religion Chrétienne, la plus propre à former des sujets fidèles, des Homes bons & droits, des cœurs sensibles & bienfaisans : Est ce donc la faute de cette Religion, si l'intérêt particulier l'a détournée à son profit, si le faux dévot a surpris la confiance de ses frères, si le prétendu amour divin a étayé l'édifice du fanatisme & de la superstition ? S'il est reconnu par tous ceux qui ont lû les Ecrits sacrés, qu'ils prêchent les plus excellens préceptes, n'est-il pas reconnu par là même, que ceux qui agissent au contraire font abus de ces préceptes ? N'est-il pas démontré, par conséquent, que la Religion Chrétienne n'a point été la cause de ces abus. Distinction toute simple, qui sans doute n'a pas échappé à ROUSSEAU, mais il aime à dire ce que personne n'a dit. Il soutiendrait la Religion Chrétienne, si malheureusement, le Déisme étoit la Religion dominante. Si R. ajoute le Censeur, eut jetté les yeux sur la République dont il fait gloire d'être Membre, il auroit vû que le pouvoir Sacerdotal n'y est point en opposition, come il le dit, avec le pouvoir sou-

verain, lequel est entre les mains de la généralité des Citoyens. Jamais il n'y eut plus d'union & d'harmonie qu'il y en a aujourd'hui entre les Ministres de l'Evangile, & les Magistrats Civils. La Religion Réformée y sert d'appui aux Loix & au Gouvernement, en maintient l'autorité, ainsi que la pureté des mœurs, & les saines idées qui éloignent l'incrédulité & la superstition. Elle est parfaitement d'accord avec la raison & la conscience, qu'elle réveille par de grands motifs. Mais l'incrédule afoiblit les preuves de la Religion, & multiplie les difficultés.

C'est aussi un desir bien marqué de détruire la Religion Chrétienne, que de conclure qu'elle est contraire au maintien des Etats Civils, parce qu'elle recommande le pardon des injures. Laissons les *Quackers*, & quelques autres fanatiques prendre à la rigueur de la lettre les conseils que J. CHRIST donne aux particuliers, dans la conduite de leur vie privée, la *Lettre tue, mais l'Esprit vivifie*. Comment M. ROUSSEAU, qui se vante de si bien conoitre l'esprit de toutes les Loix, a-t-il pu penser que l'esprit de la Religion Chrétienne fait la destruction des Etats? Cette Religion qui recommande de *payer le tribut à CESAR*, croioit donc que la puissance de CESAR

étoit légitime. Elle qui dit que le Prince ne porte pas l'épée sans cause, mais qu'il est le Serviteur de Dieu en punissant celui qui fait le mal, veut par là même qu'il y ait sur la terre des Sociétés Civiles, des Princes, des Magistrats. Quand on examine de bonne foi un système, il faut en prendre l'ensemble, & non certains morceaux détachés, autrement on tombe dans le sophisme qu'on appelle *conclure du particulier à l'universel*, ce que fait souvent M. R. Il faudroit, continue le Censeur, un gros volume pour réfuter toutes les propositions hasardées, qu'on lit dans EMILE; je me bornerai pour le présent à ces deux

L'Esprit universel des Loix de tous les Pays, dit M. ROUSSEAU Tom. II. page 246. est de favoriser le fort contre le foible, & celui qui a contre celui qui n'a rien.

En vérité, c'est décrier le Gouvernement par plaisir, c'est semer la défiance & les soupçons, sans aucune ombre de vraisemblance. Il me paroît au contraire, que les Loix, & en particulier les *Edits de Genève* sont conçus en termes généraux, qui concernent sans exception tous ceux qui y sont sujets. Que si les puissans sont favorisés, la faveur vient du Juge, & non du Législateur: Alors le Juge fait abus, mais le Législateur n'est point coupable

d'injustice & de partialité; le but des Loix, dit M. ROUSSEAU lui même, est de mettre chaque individu en sûreté, & à couvert de l'oppression.

Mais come l'assure ROUSSEAU, *l'Esprit des Loix est de favoriser le fort*; il est évident que le foible n'est plus en sûreté, & que le Contract Social est par cela même un être de raison. J'ai lû plus d'une fois, poursuit le Censeur, *l'Esprit des Loix de M. de MONTESQUIEU*, je n'ai pas trouvé qu'il ait aperçu dans les Loix la même dépravation qu'y voit R. ce qui vient sans doute de ce que MONTESQUIEU avoit une petite tête, qui ne voyoit pas aussi loin que M. ROUSSEAU. Si son système prenoit faveur, nous rentrerions bientôt dans cet état de guerre que les Sociétés Civiles avoient pris tant de soin d'anéantir. Le Peuple seroit le Maître, & le Gouvernement n'auroit ni consistance, ni solidité.

La seconde proposition de M. R. que je n'ai pas compris, est celle qu'il a écrit, Tome III. page 87. de son EMILE (*).

(*) Il paroît que l'EMILE est l'ouvrage favori de M. R. & il seroit digne de l'être, s'il avoit retranché plusieurs articles; par exemple, s'il parle des réglemens que font les Magistrats, c'est dit-il, *le jargon des administrateurs*: S'il
raisonne

Dieu, dit-il, est intelligent, mais comens l'est il? L'home est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition; elle voit également tout ce qui est & tout ce qui peut être, toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, come tous les lieux un seul point.

Nous raisonnons bien à taton, dit le Critique, quand nous raisonnons sur l'Intelligence divine, & sur ses augustes perfections; tirer de l'existence des Créatures, l'idée de celle du Créateur, en déduire ses perfections, come le fait M. R. cela est très bien; s'il s'en fut tenu là, son Ouvrage étoit bon; mais ce n'étoit pas assez pour l'Auteur; il falloit dire encore ce que les autres n'avoient pas dit, & come les idées parfaitement neuves sont volontiers fausses, à force de vouloir brillanter l'idée de la Divinité, il l'a fait si peu ressem-

raisonne sur les découvertes que font les Savans les plus distingués, c'est le bavardage des Académies. Je ne sai, dit il, a quoi nos Catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique; mais je sai bien qu'il sont nécessairement l'un & l'autre.

blante aux notions humaines, qu'elle ne se ressemble plus à foi même, & qu'on a de la peine à le comprendre.

L'Home, dit R. est intelligent quand il raisonne, mais la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner. C'est là ce qu'on appelle une antithèse; l'esprit du Lecteur est étonné de trouver des contraires, où il avoit toujours vû l'uniformité, ou tout au moins quelque accord. Je trouve qu'un bon raisonnement est une suite de conséquences légitimes, déduites d'un ou de plusieurs principes vrais. Il me paroît que quand le Créateur a agi, les principes sur lesquels sont fondées son action ou sa détermination doivent être vrais; c'est à dire, conforme à l'ordre & au plus grand bien de ses Créatures. Il n'agit jamais sans raison, & sans voir toutes les faces, toute l'étendue de l'œuvre qu'il entreprend; il découvre toutes les conséquences dans leurs principes, & en voit la différence.

Je finis ici le précis de la petite réfutation de l'Anonime, où l'on trouve des Remarques justes & ingénieuses; j'aurois seulement désiré, qu'il eut parlé de M. R. & de ses Ouvrages avec plus d'estime; quelques paradoxes, quelques hyperboles, quelques mauvais raisonnemens, n'empêchent pas qu'il ne doive être considéré come

un bon Écrivain, & un Génie supérieur. On me permettra de joindre encore ici quelques réflexions à celles que j'ai hasardées.

On a dit que M. R. done quelquefois dans l'*hiperbole* ; il faut le prouver ; parmi un grand nombre je me borne à ces deux-ci. *Femmes de Paris & de Londres, pardoués le moi, je vous suplie : Nul séjour n'exclut les Miracles, pour moi je n'en connois point, & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honête, je n'entens rien à vos institutions.* EMILE Tome IV. page 115. Cependant M. R. à la page 109. jugeoit plus favorablement des mœurs des Femmes. Voici ce qu'il dit: *C'est aux Femmes à trouver, pour ainsi dire, la Morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La Femme observe, & l'home raisone; de ce concours résulte la lumière la plus claire, & la science la plus complete, que puisse aquerir l'Esprit humain.*

Vous convenés donc M. R. que des conoissances combinées de l'home & de la Femme résulte une science complete ; pourquoi donc dites vous page 707. du même Tome, *toutes les reflexions des Femmes, dorvent tendre à l'étude des Homes, ou aux conoissances agreables, qui n'ont que le goût pour objet, car quant aux Ouvra-*

ges de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas non plus assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes. En vérité, MONSIEUR, vous ne faites des Femmes que de jolies marionnettes. On pourroit cependant en citer plusieurs, qui avoient du génie, & qui ont réussi aux sciences exactes. Pour porter un jugement équitable, il faut être d'accord avec soi même. Mad. DU CHATELET, Mesdames DES HOULIERES & de SEVIGNE', manquoient-elles de science & de génie ?

Nôtre Philosophe pousse trop loin l'amour de l'égalité. Voici ce qu'il dit Tome IV. page 177.

Il y a telle convenance de goût, d'humeurs, de sentimens, de caractères qui devroit engager un Père sage, fut-il Prince, fut-il Monarque, à doner sans balancer à son Fils, la Fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fut-elle née dans une famille deshonnête, fut-elle la Fille d'un Nouveau. Qui peut adopter cette maxime ?

M. R. ne veut pas qu'une Fille étudie, avant que de devenir Mère. Il bannit tous les Livres de son éducation; cependant il veut qu'elle soit éclairée, voici ce qu'il dit. *Comment une Femme, qui n'a nulle habitude de réfléchir, élèvera-t-elle ses Enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment*
les

les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoit pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle en fera des singes maniérés, ou d'étourdis polissons, jamais de bons Esprits, ni des Enfans aimables. Tome IV. page 185. Pour en faire de bons Esprits, il faut semer de bonne heure de bons principes dans leur Esprit & dans leurs Coeurs.

M. R. juge rarement come les autres Hommes; on croioit que GROTIUS étoit un Jurisconsulte du premier ordre, M. R. le place au dernier, voici ce qu'il dit:

Le droit politique est encore à naitre, & il est à présumer qu'il ne naitra jamais. GROTIUS, le maitre de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un Enfant, & qui pis est, un Enfant de mauvaise foi ().*

Du moins GROTIUS édifie-t-il quelque chose, mais M. R. détruit & n'édifie

C

(*) Je suis fâché qu'on ne puisse lire le Livre de M. R. sans se voir arrêté par des idées outrées, telle est celle-ci; C'est en vain qu'on aspire à la liberté sous la sauvegarde des Loix: Des Loix! ou est ce qu'il y en a, & où est-ce qu'elles sont respectées? Que dire encore de celle-ci? Un Home bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des Villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans ou pour des fripons. Tome IV. page 414.

rien. Selon lui, nous n'avons ni droit politique, ni Loix proprement dites. Il met en problème page 373. *Si le Peuple peut se dépouiller de son droit de Souveraineté pour en revêtir un Homme ou plusieurs; il décide pour la négative, car, dit-il, l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le Peuple n'étant pas Souverain lui même, on ne voit pas comment alors, il peut transférer un droit qu'il n'a pas. Mais ce droit, qui est-ce qui l'aura, & pourra en faire usage? Cette Question indécidée laisse le Peuple sans Loix & sans Magistrats.*

M. R. finit son Roman par des réflexions sur les voyages dont la plupart sont judiciaires, mais il en faut faire un choix. Il ne nous apprend rien des divers Pays qu'il fait parcourir à son élève, ni des mœurs de leurs Habitans; autant valloit-il ne pas le faire voyager. Après avoir détruit les fondemens de la Religion & des Gouvernemens que restera-t-il à l'homme & à la Société?

Je proteste que dans cette courte Réfutation, où j'ai rapporté des choses qui ne sont pas de moi, je n'ai eue pour objet que l'amour de la vérité & de la Religion, que je trouve que M. ROUSSEAU n'a pas assez respectées. J'estime d'ailleurs,

& j'honore même, son génie & sa probité; mais j'aurois désiré qu'il eût fait un meilleur usage de ses talens, & de son Esprit; plus il en a, plus ses doutes & les difficultés qu'il propose, avec beaucoup d'art, sont dangereux.

On a raché de montrer que ses objections, quelques ingénieuses, & quelques fortes qu'elles semblent être, sont cependant très foibles, lorsqu'on les examine attentivement. Dans le Journal Helvétique d'Août 1762. page 138. on a fait voir que la Religion Chrétienne, loin d'être contraire à l'*Esprit Social*, y est très conforme, qu'elle est le meilleur soutien de tous les Gouvernemens, & qu'en faisant le bonheur de l'homme, elle fait aussi celui de la Société en général.

Dans le Journal Helvétique d'Octobre 1762. page 338. on a essayé de prouver l'excellence & l'utilité de la Révélation, par la beauté & la pureté de la Doctrine & de la Morale qu'elle enseigne; on fait voir qu'elles sont très conformes aux lumières de la Raison, & qu'elle ne peut que les approuver, lorsqu'on les lui propose. Cette Doctrine est d'ailleurs appuyée sur des prophéties, qui ont été accomplies, telle est par exemple celle de la ruine de Jérusalem.

saïem, & de la dispersion des Juifs, toujours subsistans, quoique sans Patrie, & errans sur la terre. Come il n'y a que Dieu seul qui préside sur tous les Evénemens, il n'y a aussi que Dieu, seul qui puisse prédire l'avenir. Les miracles sont encore une preuve incontestable de la vérité de la Religion Chrétienne; ils ont été attestés par une foule de tèmoinns, pleins de candeur, *qui ont vû de leurs yeux, & touché de leurs mains ce qu'ils annoncent*; ces Miracles ont été faits en plein jour, en présence des Juifs & des Gentils, & ceux qui les certifient ont scélé leur témoignage de leur sang. L'Etablissement de la Religion Chrétienne, fait malgré tant d'obstacles qui s'y oposoient, est un Miracle, & un monumnt incontestable de sa vérité, enforte que l'incrédule est sans excuses. Il s'expose au mépris, & à des inquiétudes cruelles, il trouble & déchire la Société, & s'expose à la justice de Dieu, dans la vie avenir.

A l'égard de l'idée que done M. ROUSSEAU de l'origine des Gouvernemens, qu'il fait dépendre, en quelque sorte, du Peuple, come devant être considéré come le seul Souverain, dont les Magistrats & les Princes tirent leur autorité, je sai que ce principe ne lui est point particulier. A cet

égard, il est d'accord avec plusieurs grands Jurisconsultes. Il est certain, qu'en France, les Rois ne pouvoient faire autrefois aucune Ordonnance, ni aucun Edit, sans le consentement des Parlemens, ou des Etats Généraux, qui représentoient toute la Nation, & qu'ils étoient obligés d'assembler de tems en tems, pour délibérer sur les besoins du Royaume, ou sur les choses importantes où l'Etat étoit le plus intéressé. Sous les deux premières races, le Peuple même avoit part à l'élection des Rois : Mais la constitution du Gouvernement ayant changé, il faut se soumettre à l'ordre établi; & il est de la sagesse de ne rien innover à cet égard, non plus que dans les objets qui concernent la Religion, qu'on doit respecter.

Si le Gouvernement dépendoit du caprice du Peuple, qui est lui même si inconstant, il ne sauroit être ferme & stable: C'est assés qu'il conserve précieusement les choses qui sont de son ressort, & les prérogatives que les Loix lui ont réservées.

On me permettra de terminer cet Es-sai par une réflexion importante, c'est que les Etats des Princes Réformés, &

les Républiques Protestantes sont fondés sur une base bien plus solide, que les Etats des Princes Catholiques, qui dépendent en quelque sorte de la volonté du Pape, qui s'est arrogé le droit de déposer les Rois. Le Cardinal du PERRON soutenoit qu'il en avoit le pouvoir, & sur la fin du Siècle dernier la Sorbone enseignoit cette dangereuse doctrine.

GENEVE.





LE VRAI TALISMAN.

TOUT ce qui est nouveau excite la curiosité : L'esprit du Lecteur, frappé au seul titre de cet ouvrage, y cherchera d'abord des événemens remarquables & les prodiges qu'il semble lui promettre ; mais je dois le prévenir, qu'il n'y trouvera que des préceptes de morale, très peu d'accidens romanesques, quelques aventures d'un Philosophe inquiet, que toute apparence de mal & de mensonge jette dans de tristes réflexions, & les justes observations sur lesquelles se forme le Sage.

De pareils objets ne flatteront point dans un Siècle enclin à la frivolité : Auroient-ils été goûtés dans les précédens ? Les hommes ont été les mêmes en tous tems & en tous lieux, quelques différences accidentelles n'en ont pas diversifié le principal caractère, & l'on n'examina jamais que très légèrement, s'il est des voies qui conduisent à la sagesse & s'il dépendoit de l'homme de les suivre.

On admire, on estime, on loue mé-

me la vertu ; mais on étudie peu les moyens de l'acquérir. Il faudroit fuir la mollesse, le luxe, les plaisirs bruyans ; & cette privation seroit trop pénible : Il faudroit aimer de bonne foi, ne déguiser jamais la vérité, vivre pour ses semblables, haïr la flatterie, sacrifier ses propres intérêts à la pratique du bien, ne dire que ce que l'on pense, & savoir se taire, lorsqu'on n'est pas dans l'absolue nécessité de le manifester ; mais cette étude seroit perdre la plupart des faux agrémens de la vie, & on les aime trop pour les sacrifier à la franchise & au désintéressement.

Je fais un Roman, c'est-à-dire une fiction dont les personnages & les événemens n'eurent jamais d'autre réalité que celle que je leur donne. Cela étoit nécessaire pour remplir mon objet. On s'apercevra aisément, que je n'eusse point trouvé parmi les hommes, qui sont, ou qui ont été, quand même je serois remonté bien avant dans les Siècles passés, un Héros tel qu'il me le falloit. Les circonstances dont je forme sa vie n'auroient également pu exister, sans des moyens fabuleux & peu naturels. Il s'agit de donner un Sage, un homme de bien, pour modèle, & de pouvoir lui faire connoître les cœurs des hommes, à travers l'artifice & les apparences trom-

pauses que leur donent l'intérêt, l'ambition, & la civilité hypocrite, qui à pris dans la Société la place de toutes les vertus. L'on sent déjà, si de pareilles connoissances pouvoient s'aquerir par des moyens humains & naturels, & si un mortel de bone foi, propre à cette étude, existe, ou a existé. J'ai voulu lui faire pratiquer le bien & les devoirs de l'humanité, parceque j'ai senti, que s'il y avoit encore quelque'espoir de faire aimer la vertu, ce ne pouvoit être qu'en ofrant des exemples, & non en donant crûment des préceptes : On n'est déjà que trop dégouté des sermons qui se débitent dans les chaires ; il seroit inutile de perpétuer le soporitif, en les faisant imprimer. En un mot, je voulois doner un home pour modèle à ceux qui ne le sont plus ; & pour l'avoir, il falloit que je le cherchasse dans mon imagination, & non parmi ceux qui forment la Société. Je ne crée point un Etre impossible & surnaturel ; c'est au contraire dans la nature que je prends son caractère : Je lui redemande l'home qu'elle forma & que la corruption a défiguré, pour l'oposer au fantôme que les nouvelles institutions & les mœurs qu'elles ont engendré, ont mis à sa place. J'invente moins, que je ne fais reparoitre ce qui, sans dou-

te, a existé; (il m'est trop doux de le croire!) & qui, peut-être, existe encore dans quelque coin de l'univers. Heureux le Climat qui le possède!

Ce n'est point à l'esprit de mes Lecteurs que j'offre cette production; c'est à leur cœur; si j'ai d'autres juges que lui, je risque fort de déplaire. J'écris encore moins pour les Critiques & les prétendus beaux esprits; ils n'examinent que des mots, des expressions, des tours de frases; & moi, je ne veux dire que des choses, sans chercher comment je les dirai.

CHAPITRE I.

MON Héros avoit nom MORNAY; sa patrie étoit la Capitale d'un des principaux Royaumes de l'Europe, le plus florissant, le mieux policé. Il vécut sous un Monarque juste & éclairé, mais sujet, comme tous les Rois, à être séduit par l'imposture des Courtisans. Né avec un cœur sensible, équitable, franc & généreux, aimant la vertu & la pratique du bien, il eut bientôt de puissans ennemis. Comme il étoit sans feinte, il méconnoit la dissimulation

pendant toute sa jeunesse. Il avoit été élevé à de hautes dignités ; la jalousie le calomnia , on lui imputa des infidélités , & il fut disgracié. Ce fut alors qu'il gémit sur la dépravation de l'humanité.

Il avoit eü des Amis , des Maitresses , des Concurrens & des Protecteurs : Ses Amis l'abandonèrent dans le besoin , & ne lui firent jamais que de vaines protestations ; ses Maitresses le chérissent dans l'abondance & dans les honneurs , mais le congédièrent dans l'infortune ; ses Concurrens le calomnièrent , se couvrirent du voile de la confiance , pour conoitre ses sentimens , & le trahirent ; ses Protecteurs lui promirent beaucoup , firent peu , cherchèrent de vains prétextes pour ne pas lui être utiles & devinrent invisibles pour lui.

Come il étoit né parmi les Grands , il fut souvent exposé à faire , ou à recevoir de ces politesses affectées , que l'on décore du nom de civilité , & qui ne sont , presque toujours , que des impostures , souvent même , des trahisons. Son cœur en avoit longtems gémi ; mais son rang , sa condition l'y obligeoient. Il s'y prêta , tant qu'il conut moins les homes ; l'adversité , qui lui ravit ses biens & son crédit , ayant fait évanouir leur franchise apa-

rente, il reconut que leur vie est un déguisement étudié & continuel.

Tant de fourberies & d'horreurs le pénétrèrent d'indignation: Il comença à haïr ses semblables; il voulut les fuir, & croyant qu'on ne pouvoit plus vivre heureux, qu'en vivant loin de la Société, que la vertu, l'innocence & la paix ne pouvoient régner que dans la solitude, il résolut de vivre seul, & fut chercher une retraite dans l'épaisseur même des bois.

Les animaux, dit-il, ne me nuiront pas, s'ils ne peuvent m'être utiles. Je ne compterai point sur leur amitié, & je ne serai point trahi. Si le hazard me met dans le cas de leur doner quelques secours, ils seront reconnoissans; on en vit quelquefois rendre de grands services pour un petit bienfait. Ils ne sauroient nous témoigner de l'attachement, lors qu'ils n'en ressentent point; ils sont sincères, quand ils s'affectionent à l'homme. Si j'en trouve d'ennemis, capables de me faire du mal, ils ne se déguiseront point sous les apparences de l'estime & de la bienveillance; je m'en garantirai d'autant plus facilement, qu'ils me feront mieux connus.

MORNAY faisoit ainsi comparaison des mœurs des homes avec la conduite des animaux: Cette comparaison étoit-elle juste?

Hélas ! le parti le plus sûr fut celui qu'il embrassa ; il quita la ville & se retira dans les bois.

Celui qu'il choisit pour sa solitude étoit à plusieurs lieues de la ville, peu éloigné d'une superbe campagne, qu'un Prince avoit fait embéilir avec beaucoup de magnificence. Les Parterres cimétrisés, les Statues sorties des mains des plus habiles maitres, les jets d'eau, les bassins, les cascades, les perspectives de la plus parfaite peinture, enfin tous les ornemens, qui peuvent perfectionner une maison de plaisir, y avoient été employés avec toute l'habileté de l'art & la plus grande profusion. Cet admirable séjour étoit terminé par un Parc magnifique, aussi artificiel que les environs de la maison. Il aboutissoit au bois, que choisit MORNAY, par de grandes allées de charmille, couvertes de Maroniers touffus, & ornées d'une extrémité à l'autre, d'une infinité de statues, représentant les Divinités champêtres, sous la forme des plaisirs & des amours.

MORNAY ne connoissoit point ce Parc ; il étoit venu par l'autre extrémité du bois, où il paroissoit entièrement désert ; l'art n'avoit jamais rien changé au beau désordre de la nature. Les buissons en étoient

si toufus & si épineux, qu'aucun mortel n'avoit tenté d'y pénétrer. MORNAY le choisit préférablement à tout autre, parce qu'il lui parut devoir être plus solitaire. Les obstacles n'étoient pas capables de le dégouter; il cherchoit sincèrement un séjour propre à étudier la sagesse.

Après plusieurs efforts, il se fit un petit sentier, pour aller découvrir dans l'épaisseur du bois, quelque emplacement, où il pût fixer sa demeure. Il trouva assez avant un endroit, où la quantité de petits cailloux, qui couvroient la terre, avoient empêché les arbres de croître & les buissons de grossir. Une humidité, qui se manifestoit à travers ces pierres, dans un coin de cet emplacement, anonçoit quelque source cachée & faisoit pousser de ces herbes savoureuses, dont se nourrissoient les animaux.

MORNAY y fit un creux, où l'eau filtrée se ramassoit; il coupa des branches d'arbre, construisit une cabane, & ayant quitté ses habits, il se couvrit d'une peau d'ours, qu'il avoit apportée pour être plus analogue avec les habitans du bois. Ce fut là qu'il fixa sa retraite. Des herbes & des racines, qu'il trouvoit en abondance, étoient sa nourriture.

Il se trouvoit heureux dans cette forêt,

parcequ'il y vivoit seul. Il passoit ses jours à méditer sur les beautés de la nature , qu'il savoit découvrir dans les endroits les plus afreux du bois. Il y déplorait souvent la dépravation du gout de l'homme, qui ne trouve beau que ce qui a été inventé par l'art , enfant de la mollesse , père de la volupté. La nature simple & sans ornemens , qu'il voioit dans l'étendue de la Campagne , sur les montagnes & dans les bois , où ses promenades le portoient , lui paroissoit plus belle que dans les endroits où l'homme l'avoit fardée , pour l'embéler. Tous les objets , qui s'offroient à ses yeux , avoient chacun leur langage ; c'étoit le langage de la sagesse , & MORNAY començoit à l'entendre.

Les plantes , les arbres , les animaux de toute espèce étoient pour lui un livre admirable , où il lisoit les devoirs & les règles de la conduite des homes , & par conséquent l'étude du Sage , la vraie Philosophie. Leur amitié étoit plus constante , plus active ; leurs secours mutuels plus empressez , plus continués ; leur fidélité plus exacte , leur reconnoissance plus sincère , plus vive ; leurs plaisirs plus modérés : Il ne voioit pas leurs besoins multipliés par la volupté , ni leurs mœurs corrompues par le vice ; c'étoit les loix de la

nature qu'ils suivoient, & par conséquent les plus pures, les plus certaines, les plus raisonnables.

S'il voioit un Lierre épais, ferrer étroitement le vieux Ormeau, qui servit de soutien à sa tendre jeunesse; c'est ainsi, disoit-il, que le souvenir des bienfaits ne doit jamais sortir de nôtre esprit; l'ingrat doit lire son devoir dans cet heureux emblème, & rougir de l'oubli honteux auquel il s'étudie. Nous devons également chérir ceux, qui par leurs bones leçons & leurs sages conseils ont pris soin d'orner nôtre ame de conoissances utiles & de l'amour de la vertu. C'est encore là un exemple, pour les jeunes gens, qui doivent, avec zèle, s'attacher aux personnes, que le tempéramment, l'âge & l'expérience ont rendues prudentes & vertueuses, & se fortifier auprès d'elles contre les dangers auxquels leur accroissement dans le monde les expose.

S'il apercevoit un foible Roseau s'élever hardiment à l'ombre du Chêne superbe, qui le défendoit des vens & des orages; n'est-ce pas là, disoit-il, une leçon frappante pour les Grands, à qui la fortune a doné une illustre naissance, des richesses & de l'autorité? Ils doivent, ainsi
 . que

que ce chêne favorable, couvrir de leur crédit, aider de leurs bienfaits ceux qu'un destin moins propice a fait naître dans l'indigence, & même, dans la médiocrité. Leur protection désintéressée doit les garantir du désespoir de la pauvreté, qui a si souvent engendré des crimes, & des dangers de l'ignorance, qui expose la jeunesse à tant d'égaremens. L'opulence & l'autorité, qu'ils ont reçues de la destinée, sont autant pour le Roseau malheureux, qui naquit à leurs côtés, & dont ils voient tous les jours la dangereuse foiblesse, que pour leur propre bonheur.

Ces tendres Colombes, dont l'amour, toujours plus ardent, semble se ranimer par la durée de leur union, paroissent à MORNAY un modele heureux sur lequel les Epoux doivent régler la durée de leur tendresse. Il ne les voioit pas s'unir par l'apas d'une alliance lucrative ou illustre : Ce même amour, qui les ressembloit, conservoit entr'elles la même force & les mêmes charmes, après plusieurs saisons, & il ne s'aperçut jamais, que le fruit de leur mariage fut un sujet de refroidissement ou de désension. Ces vrais Epoux, toujours tendres, toujours fideles, n'avoient jamais la foiblesse de céder aux atteintes d'un

l'amour étranger, & d'accorder à d'autres les faveurs qui avoient cimenté leur union & qu'ils devoient se réserver mutuellement, avec la plus exacte fidélité.

Il vit un jour la plaintive Tourterelle gémir amèrement de la perte de son Tourtereau; la mort cruelle venoit de le lui ravir: Tant qu'elle survécut à cette séparation, sa douleur fut vive & constante, parcequ'elle étoit sincère. Elle faisoit, avec indignation, les recherches de tous les amans, qui la poursuivoient. MORNAY ne la vit pas former une nouvelle union aux premiers jours de son veuvage; ses pleurs furent toujours aussi-abondans, la bienfaisance ne les faisoit pas couler, & moins encor la joie; la mort seule tarit ses larmes; la vivacité de sa douleur trancha le fil de ses jours.

MORNAY trouvoit dans la conduite de cet animal le meilleur exemple pour les époux & les amans: Qu'on seroit heureux, dit-il, si on savoit aimer de même!

Il aperçut un Epervier, qui voltigeoit sourdement le long du bois & observoit le vol léger des oiseaux; hà! s'écria-t-il d'abord, n'est-ce pas là l'image d'un méchant, qui cherche à opprimer l'innocence? Tout à coup, le ravisseur fondit avec impétuosité sur un paisible Rossignol, qui rendoit les

habitans des bois témoins de sa douce mélodie, & l'étoufa cruellement dans son bec. C'est ainsi, dit alors MORNAY, que les homes puissans, en crédit ou en richesses, se jouent de la foiblesse du Peuple; les Grands se nourrissent de la substance des petits, & les épuisent, pour s'engraïsser de leur sang; violence ou adresse, tout moyen leur est égal, pourvu qu'ils en triomphent.

Mais à peine l'Épervier començoit à jouir de son triomphe & à se repaître de sa proie, qu'un Vautour furieux se précipitant sur lui, l'enleva avec ses serres & le transporta sur un roc escarpé, où il le dévora, sans lui avoir laissé le tems de profiter de sa malheureuse victime. Voilà, ajouta MORNAY, comment les méchans sont bientôt punis de leurs forfaits; ils oppriment les foibles, ils noircissent l'innocence, ils ravissent le bien d'autrui, mais la justice divine se venge de leur prévarication, & se sert quelquefois d'autres scelerats, plus méchans qu'eux, pour les punir de leur inhumanité: Il faut donc ne faire du mal à personne, pour être aimé du Ciel.

MORNAY voioit quelquefois des Loups & autres bêtes malfaisantes, que les Bergers avoient égorgés & suspendus à des

abrés; tel est, disoit-il encor, le sort final des scélerats; parceque ces animaux font du mal sur la terre, qu'ils font nuisibles aux autres, la force des homes les a privés de la vie; ils leur étoient en horreur, & ils les ont tués, pour qu'ils ne fussent plus dangereux: Ainsi le sort des méchans est souvent de finir par une mort honteuse. Quel exemple éfraiant! Il faut donc fuir le crime, puisqu'il est puni si rigoureusement de Dieu & des homes; il faut faire le bien, pour mériter leur amour, pour vivre avec honneur & mourir avec gloire.

La prudente Fourmi, dont la sage prévoyance fait la garantir de la stérilité des saisons, de l'indigence & de la faim, faisoit sentir à MORNAY l'usage que les homes doivent faire du tems, des talens & des occasions. C'est une folie, disoit-il, de ne penser qu'au présent, & à jouir uniquement du jour qui nous luit; celui de demain nous est peut être réservé; il faut prévoir les besoins qui l'accompagneront, pour nous le rendre heureux.

MORNAY admiroit, avec plaisir, l'amour attentif & empressé de tous ces animaux pour leurs petits; l'exactitude avec laquelle ils alloient leur chercher la nourriture, jusqu'à se priver de leur propre nécessaire;

la chaleur & la vigilance qu'ils marquoient à les défendre contre les atakes des ennemis. Il voioit l'Aigle prudente élever ses petits à différentes reprises & peu à peu, jusqu'à la région du Soleil, pour lui en faire soutenir l'ardeur; elle leur en monroit le chemin, & les y animoit par son exemple. Ha! disoit-il alors, pères & mères, quelles leçons pour votre conduite? vous devez, ainsi que ces animaux, chérir vos enfans plus que vous même: Non contents de les nourrir, il faut les défendre contre les mauvaises compagnies, les habitudes vicieuses, les progrès des passions, qui sont leurs plus dangereux ennemis; il faut les acoutumer à l'amour de la vertu, leur en montrer les devoirs, à proportion de leur conception & du développement de la raison. En les familiarisant avec des pratiques faciles & conformes à leur âge, vous les rendrez propres aux grandes actions, & vous leur formerez des ames nobles. Mais c'est surtout par votre exemple, que vous les encouragerez; ils croiront alors à vos leçons, & les suivront d'autant plus volontiers, que vous leur en fraierez le chemin.

Le Chien fidèle, qui s'étoit attaché à lui, autant par inclination que par recon-

noissance, qui veilloit sans cesse à sa garde, qui au moindre danger eût sacrifié sa vie pour le secourir, & ne demandoit d'autre récompense de ses services, que la plus simple nourriture & quelque regard favorable, lui paroissoit le parfait modèle des serviteurs & des sujets. Il n'atendoit point à la vie de son maître, disoit MORNAY; mais il la défend; il est attentif à exécuter ses ordres, au moindre signe; il lui obéit; il semble n'avoir d'autre loi à suivre que sa volonté & ses intérêts: Il a beau être battu, quelquefois peut-être sans l'avoir mérité, il n'en est pas moins attaché à lui, soumis, respectueux & fidèle; il attend le moment favorable pour le caresser & lui témoigner son attachement.

En considérant le genre de vie & toute la conduite des animaux, MORNAY les trouvoit modérés dans leur nourriture & dans les plaisirs. Ils se livroient à ceux-ci dans un certain tems de l'année; ils avoient leur saison, & la propagation de leur espèce en étoit l'unique motif. Dès que le besoin naturel étoit satisfait, ils vivoient dans une entière indifférence à cet égard, & ne s'étudioient pas à suppléer au besoin, par des inventions aussi honteuses que funestes à la santé. L'homme au contraire, disoit MORNAY, ne conoit au-

cune retenue; ce n'est plus la nature qui agit en lui, c'est plutôt la passion la plus infensée, le plus ridicule caprice; c'est une espèce de rage, qui le tourmente; il se met au dessous de la bête par ses excès; il abrutit sa raison, en la faisant servir à la recherche des moyens qui peuvent irriter le desir, satisfaire son avidité, & supléer au défaut de puissances naturelles.

Ces animaux, ajoutoit-il, donnent également un exemple de la tempérance; ils mangent pour le besoin, & non pour le plaisir; dès que leur faim est rassasiée, ils savent mépriser les mets les plus délicats, les boissons les plus atrayantes pour leur espèce: Je ne les vis jamais se gorger de nourriture, jusqu'à en être incomodés, & j'ai aperçu souvent l'animal le plus brute, ayant mangé & bû selon son besoin, s'arrêter, sans prendre un morceau au delà du nécessaire.

Ne font-ce pas là des leçons naïves, pour l'home, qu'une avidité déraisonnable emporte à l'excès le plus nuisible; qui perd l'usage de son jugement, & même de ses sens, dans une liqueur funeste, que la seule boisson la plus modérée peut rendre salutaire; qui énerve son corps & cor-

rompt son sang par le choix & l'abondance de mets, que le mélange & l'apprêt ont rendus funestes? Combien feroient-ils plus sains, plus robustes & plus heureux, ces homes, s'ils imitoient la tempérance & la prudente modération des animaux!

En voyant que les bêtes d'une même espèce ne se faisoient jamais la guerre entr'elles, & ne s'égorgeoient pas pour des motifs aussi frivoles qu'injustes: Quoi, disoit MORNAY, les homes, qui sont tous de la même nature, qui ont, plus que les animaux, la raison & le jugement, qui doivent par conséquent mieux sentir leur ressemblance, sont moins humains, moins pacifiques qu'eux! Au lieu de multiplier leur espèce & la conserver, ils s'efforcent de la détruire!

MORNAY faisoit encore quantité d'autres comparaisons justes & sensées, qui toutes étoient à la honte du genre-humain, à qui les bêtes les plus brutes pouvoient donner l'exemple des solides vertus. Il trouvoit dans tous les objets qui le frapient, de merveilleux emblèmes des plus beaux préceptes de morale; & c'étoit en consultant la nature, cet admirable livre de sagesse, qu'il faisoit se former des idées précises de vertu, de justice & de probité.

(*Fin du Chapitre premier.*)



UN (*) TABLEAU DU DELUGE.

*Traduit de l'Allemand de M. GESSNER
Auteur du Poëme de la mort d'ABEL.*

DEJA les tours de marbre étoient profondément ensevelies sous les eaux, & les vagues rouloient sur les plus hautes montagnes. Il n'y avoit plus que la cime d'un mont qui fortit encore du sein de l'onde, & qui dominat sur ses plaines agitées. Elle est ceinte de détresse, de tumulte & d'horreur. Une foule halétante, éperdue, d'infortunés, proye de la mort, qui les poursuit rapidement sur les vagues, fixe ses regards avides sur cet azile, le seul qui lui reste, & redouble pour l'atteindre les efforts de son désespoir. Ici une colline se détache de la montagne, & s'éroule dans l'onde écumante, sous le poids des homes dont elle est chargée. Là des torrents, formés par la pluye, entraînent dans leur courant rapide, la mère avec ses enfants,

(*) Ce n'est pas la description du Déluge universel, mais un tableau particulier tiré du tableau général.

& le fils qui tâche de trainer plus haut son père demi mort, Déjà il ne reste plus que l'extrémité de la cime, qui s'élève encore au dessus des flots. SEMIN, la fleur des jeunes hommes de son âge, y sauve sa bien aimée SEMIRA, qui depuis peu lui avoit juré un amour éternel. Seuls, car le Déluge avoit tout englouti, ils étoient là au milieu de la tempête. Des torrents de pluye se précipitoient sur eux; le tonnerre grondoit sur leurs têtes, & une mer en couroux mugissoit à leurs pieds. Une obscurité affreuse les environoit; il n'y avoit que les éclairs qui éclairassent cette scène pleine d'horreur; chaque nuée inspiroit l'effroi, chaque flot rouloit mille cadavres, rouloit encore, & cherchoit une nouvelle proie. SEMIRA presse son bien aimé contre son cœur palpitant; ses larmes mêlées avec les gouttes de pluye inondent ses joues pâles; elle s'écrie enfin d'une voix entrecoupée: Il n'y a donc plus de ressource, ô mon bien aimé! mon SEMIN! La mort rugit de tous côtés. Les éléments en fureur sont déchainés contre nous..... Quelle de ces vagues, ô quelle est ce qui nous enfevelira? Soutien moi... soutien moi dans tes bras, ô mon bien aimé! Bientôt je ne ferai... tu ne feras plus. Bientôt envelopés tous deux dans la destruction univer-

elle.... A présent.... ô Dieu.... elle roule de nôtre côté, qu'elle est horrible!... Là, je la vois à la lueur des éclairs... toujours plus près.... ô Dieu, Dieu! juste Juge!... elle dit & tomba sur SEMIN.

Son bras tremblant soutenoit sa bien aimée. Il n'aperçoit plus la désolation qui l'environne, il ne voit que SEMIRA appuyée sur lui, & il éprouve plus que les horreurs de la mort. Il baise ses joues glacées par le froid de la pluie, il la presse contre son sein: SEMIRA, s'écrie-t-il, ô ma bien aimée! SEMIRA, réveille toi! Rentre dans cette scène dépourvamment, afin que tes yeux ne voyent encore une fois, afin que ta bouche me dise encore une fois que tu m'aimes jusqu'à la mort, encore une fois avant que les flots nous emportent.

Il dit, & elle s'éveilla; elle jette sur lui un regard plein de tendresse & de désespoir; puis levant les yeux au Ciel, ô Dieu! dit elle, juste Juge! n'y a-t-il plus de ressource, plus de miséricorde pour nous? Grand Dieu!... ces flots qui se précipitent... ces foudres étincelantes de toute part.... quels horreurs anoncent sa vengeance implacable! Nos jours couloient cependant dans l'innocence, toi le plus vertueux des homes... Malheur, malheur à

moi ! Ils font tous péris ceux qui ornoient ma vie de mille joyes , ils font tous péris. Et toi qui me donas la vie (quel spectacle pout moi !) la mort t'a arraché de mon côté ; tu levois encore la tête , tu étendois les bras , tu voulois me bénir , & tu fus submergé. Hélas ! ils font tous péris.... Et cependant.... Ô SEMIN , SEMIN ! Ce monde défolé , folitaire , tout affreux qu'il est , il feroit encore pour moi un paradis à tes côtés ; je vivrois heureuse avec toi au milieu de ses débris. Les années de nôtre jeunesse se font écoulées dans l'innocence. Hélas ! n'y a-t-il plus de reflource ? N'y a-t-il point de compassion... mais que dis-je , malheureuse ! Le défefpoir m'égaré. O Dieu ! pardone ! Nous mourons ! Qu'est-ce que l'innocence de l'home devant toi ?

Le jeune home foutenoit fa bien aimée , que les tourbillons de vent faisoient chanceler. Oui , SEMIRA , lui dit-il ; toute vie est expirée fur la terre , & aucune voix de mourant ne se fait plus entendre , du fein de cette mer d'horreur. Ô chère , très chère SEMIRA ! Le moment qui fuit celui-ci est nôtre dernier. C'en est fait , il ne nous reste plus d'efpérance pour cette vie. Cette raviffante perspective , que nôtre amour nous ouvroit dans l'avenir est

évanouie. Nous mourons. La mort s'avance, elle embrasse déjà nos genoux; mais ne l'attendons pas, & ne l'attendons pas, come des réprouvés. Nous mourons: Mais, ô ma bien aimée, qu'étoit ce que cette vie, quelque heureuse, quelque longue que nous la suposions? Une goutte de rosée suspendue à un rocher, que le Soleil du matin fait tomber dans la mer. Ranime ton courage; au delà de cette vie habite une joye éternelle. Ne nous éfrayons pas, à présent qu'il nous faut faire le trajet; embrasse moi, & attendons ainsi le destin qui nous est préparé. Bientôt, ô ma SEMIRA, bientôt nos ames s'envoleront en haut, au dessus de la désolation qui couvre la surface de la terre; elles prendront leur vol vers les Cieux, pleines du sentiment d'un bonheur éternel, O Dieu! mon ame audacieuse porte jusques-là ses espérances. Oui, SEMIRA, élevons nos mains vers Dieu. Le mortel voudroit-il s'ériger en juge de ses voyes? Il envelope dans ses jugements les bons & les méchans, mais heureux celui, qui a marché dans les sentiers de la vertu! Ce n'est pas la vie que nous te demandons, juste Juge! nous nous soumettons à tes décrets; mais fortifie nous par l'espérance, par la bienheu-

reufe espérance de cette félicité inexprimable, qu'aucune mort ne troublera plus. Alors, grondés, tonnerres! Déchainés vous, orages! Vagues, couvrés nous! Béni soit le juste Juge! qu'il soit béni! qu'il soit la dernière pensée que nos ames pensent dans leur corps mortel!

A ces mots un air de joye, & de courage se répandit sur le visage de SEMIRA; elle leva ses mains tremblantes au milieu de la tempête: Oui, dit-elle, je les sens ces grandes espérances. Ma bouche, loué l'Eternel! Que mes yeux versent des larmes de joye, en attendant que la mort les ferme! Un Ciel de félicité nous attend. Vous nous avés précédé, ô vous qui êtes chers à mon cœur! nous allons vous rejoindre. Bientôt, dans un moment nous vous reverrons. Elles sont déjà devant son Trône, les ames de ces justes; il les a déjà rassemblées devant sa face. Grondés, tonnerres! Vents, déchainés vous! vous êtes les cantiques de la justice du Très-Haut.... Voi, mon bien aimé... Là voila la mort. Elle vient... grand Dieu... elle vient sur cette affreuse vague. Embrasse moi, SEMIN, ô ne me quite pas! Déjà les flots me soulèvent.

Je t'embrasse, SEMIRA, dit le jeune

home. Je ne te quite pas. O mort, sois la bien venue ! nous voici ! Que le nom de l'Éternel soit béni !

Ils parloient encore , & les flots les enlevèrent tous deux ; tandis qu'ils se tenoient étroitement embrassés.





FRAGMENS HISTORIQUES.

XVIII.

FRAGMENT.

J'ai conduit l'Histoire du Peuple de Dieu jusqu'à la ruine de Troie. Reprenons maintenant celles des Anciennes Monarchies.

EGYPTE.

ANS. DU M. 2513. Av. J. C. 1491.

EN suivant toujours **USSERIUS** pour guide, je dois placer ici le glorieux règne de **SESOSTRIS**. Voilà un nom bien illustre, mais qui a donné beaucoup de peine aux Chronologistes. Les uns ont pris ce Prince pour le **SESAC**, de l'Écriture. D'autres mettent un long intervalle entre le règne de **SESAC** & le sien. Ici on fait de **SESOSTRIS** ce Roi d'Égypte, qui comença la persécution contre les Israélites, & qui les acabla de travaux pénibles; & de **PERON** son Fils
le

le PHARAON qui périt dans la Mer Rouge. Là c'est l'OSIRIS des Egyptiens, & le BACHUS des Grecs. Ailleurs on prétend qu'on lui a attribué les exploits de plusieurs Rois. Si mon plan me permettoit d'entrer dans ces discussions, j'adopterois volontiers le sentiment de ceux, qui font de ce grand Roi, le persécuteur des Hébreux. DIODORE assure qu'il n'employa que des Etrangers dans les Ouvrages qu'il fit en Egypte. PHERON son Fils, sous lequel il faudroit alors placer le passage de la Mer Rouge, nous est représenté par HERODOTE, sous les traits d'un Prince impie. Je ne fais d'ailleurs, s'il ne suffiroit pas de faire une légère attention aux traits du Tableau, que je vais tracer, pour se refuser ici au calcul d'US-SERIUS. Mais dans un labyrinthe, dont il est peut-être impossible de se tirer, qu'il me suffise de faire sentir les difficultés. Avançons.

AMENOPHIS avoit deux Fils, l'un nommé SESOSTRIS, & par les Grecs Egyptus; l'autre ARMAIS, en Grèce DA-SRIS-NAUS. Le premier fut annoncé à son Pé-TE avant sa naissance, come devant être un jour le maître de l'univers. Un pré-

Son éducation. sage si flatteur engagea AMENOPHIS à faire amener à sa Cour tous les Enfants mâles, qui nâquirent en Epipte le même jour que son Fils. Il les y fit élever avec les mêmes soins que le jeune Prince, près duquel ils étoient nouris. On espéroit qu'ils seroient quelque jour, ou des Ministres fidèles, ou des Officiers pleins d'affection & de zèle. A mesure qu'ils croissoient on les acoutuma à des exercices laborieux, & l'on ne négligea rien pour cultiver leur esprit.

Ses premiers exploits. Après tant de soins & de dépenses, le Roi songe enfin à en recueillir les premiers fruits. Il met son Fils à leur tête, lui donne un Armée, & le fait partir pour l'Arabie. Ce coup d'essai fut heureux. SESOSTRIS triompha de tous les obstacles, & soumit les Arabes, jusqu'alors indomptés. Envoyé ensuite vers l'Occident, il se rend maître de la plus grande partie de l'Afrique; & c'est pendant cette Expédition, qu'on fait périr AMENOPHIS dans la Mer Rouge.

Il aspire à la Monarchie universelle. SESOSTRIS plus enflé de ses victoires, qu'abatu par la fin tragique de son Père, n'a pas plutôt en main les Rènes du Gouvernement, qu'il forme le projet d'une Monarchie universelle.

L'exécution d'un plan si vaste deman-

doit une longue absence, pendant laquelle il falloit s'affurer le cœur des Sujets, qui devoient rester en Egypte, & de ceux qui alloient suivre ses étendards. Il les comble tous de bienfaits; il pardonne aux coupables, & paye les dettes de ceux qui étoient insolubles. Son éloquence, une familiarité aimable firent le reste. Il divise son Royaume en trente six nômes (gouvernemens) dont il remet la Régence à son Frère ARMAÏS, avec le pouvoir le plus ample, mais en lui défendant de se servir du Diadème, & de manquer d'égards pour la Reine & ses Enfans. Ce n'est pas tout. Il prend l'élite de ses Sujets, dont il forme une Armée de six cent mille homes de pied, de vingt quatre mille chevaux, avec vingt sept mille chariots armés en guerre. Il assigne à chacun d'eux une certaine portion de terre dans une des plus fertiles contrées de l'Egypte, & distribue les postes principaux à ceux qui avoient été élevés avec lui. Il y en avoit dix sept cents: Nombre incroyable, si l'on veut l'assujettir aux supputations ordinaires. L'expérience démontre qu'au bout de quarante ans, de mille Enfans nés en même tems, il

n'en reste qu'un peu plus du tiers. Il faudroit donc supofer qu'il nâquit cinq mille garçons en Egypte, le même jour que SESOSTRIS. Qui voudra se le persuader? A tant de forces de terre, ce Héros joint deux Flottes de grands Vaisseaux. L'une de quatre cents voiles, qu'il envoie dans le Golfe Arabique; l'autre dans la Méditerranée. Il consacre enfin à OSIRIS ce magnifique Navire de bois de cèdre, dont j'ai parlé ailleurs.

Ses conquêtes.

Il comença son expédition par l'Éthiopie, située au midi de l'Égypte; il lui imposa un tribut d'une certaine quantité d'ébène, d'ivoire & d'or. Tandis que sa première Flotte foumettoit les Côtes de la Mer Erythrée, avec l'autre Escadre, il se rendit maître de l'Isle de Chypre, de la Côte de Phénicie, & de plusieurs des Cyclades. Voilà tout ce qu'on fait de ses exploits par Mer.

La liste de ses conquêtes sur terre est beaucoup plus étendue. L'Asie envahie, l'Inde traversée, des colones érigées sur les bords du Gange, les Thraces vaincus, une colonie fondée dans l'ancien Royaume de Colchos, une partie de l'Europe pillée, son Empire étendu depuis le Gange jusqu'au Danube, devien-

rent les monumens éternels de sa gloire.

Il paroît cependant qu'il fut maltraité par les Scythes. Il leur avoit envoyé Ses des Ambassadeurs pour les exhorter à se rendre. Mais on les reçût avec mépris & d'un ton menaçant. SESOSTRIS apprend bientôt que les Scythes ont pris les armes, & viennent à grands pas pour le charger. Il retourne subitement sur ses pas, & laisse derrière lui son bagage, qui fut la proie de l'Enemi. On dit même qu'en Thrace il courut risque de perdre son Armée faute de vivres, & à cause de la difficulté des passages.

Ce qu'il y a de sur, c'est qu'il revint delà en Egypte, & qu'on n'a jamais vu aucune de ses colonnes en Europe au delà de la Thrace: C'étoit cependant sa coutume d'en ériger dans tous les Pays vaincus. On y gravoit ordinairement cette inscription: SESOSTRIS Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs a conquis ce Pays par la force de ses Armes. On y ajoutoit aussi quelque figure hiéroglyphique, emblème de la bravoure, ou de la lâcheté de ceux, qu'il avoit défaits.

Cependant ce furent moins les échecs qu'il avoit reçus qui le rappellèrent en Egypte, que la trahison de son Frère.

Enhardi par l'éloignement du Roi, ARMAIS avoit usurpé le Diadème, outragé la Reine, & violé les Concubines royales. SESOSTRIS arriva donc à Peluse après neuf ans d'absence, chargé des dépouilles de l'Asie, trainant après lui une multitude infinie de captifs, & tout couvert de cette gloire funeste, qui consiste à faire des malheureux. L'Usurpateur l'y reçut avec une feinte soumission, & une joye extérieure, nourrissant dans son cœur le noir dessein de lui ôter la vie & d'exterminer sa Famille. Il l'invita donc à un festin avec la Reine & ses Enfants. On s'y livra au plaisir & au vin, & bientôt un profond sommeil acaba les convives. ARMAIS, qui ne dormoit pas, fait apporter des roseaux secs au tour de l'appartement, & l'on y met le feu. SESOSTRIS s'aperçoit du danger, & come ses Gardes apesantis par le sommeil & par le vin étoient hors d'état de l'assister, il lève les mains au Ciel, implore le secours des Dieux en faveur de tant d'objets chéris, & passe heureusement au travers des flammes. ARMAIS frustré de sa criminelle espérance & chassé d'Egypte, se retira en Grèce.

SESOSTRIS affermi sur son Trône, re-

nonce à tous ses projets guerriers, & ^{Ses ou-} congédie son Armée. Il ne s'endort ce- ^{vrages.} pendant pas au sein de l'indolence.

Toujours occupé de l'immortalité de son nom, & de l'utilité publique, il fait des Ouvrages religieux, civils & militaires. Dans chaque ville d'Egypte, on érige des Temples, des Statues d'une taille gigantesque, deux obélisques de marbre de cent vingt coudées de hauteur. Pour prévenir les incursions des Syriens & des Arabes, il fait élever une muraille de quinze cents stades depuis Peluse jusqu'à Heliopolis, & hauffer le sol du Pays en divers endroits, afin que ceux qui se trouvoient trop exposés aux inondations du Nil, pussent s'y retirer avec leur bétail. On creuse des Canaux, qui comuniquoient avec le Nil, pour faciliter le comerce, & mettre ses Frontières à couvert de toute invasion.

Tant de précautions n'étoient point ^{Son or-} un effet de la crainte. L'insolence du ^{gueil.} Monarque à l'égard des Princes qu'il avoit vaincus, ne le justifie que trop sur cet article. Quelquefois lorsqu'ils venoient lui payer le tribut, il les chargeoit du harnois de ses chevaux, & leur faisoit trainer son char. Un de ces malheureux Rois s'arrêta un jour, au

milieu d'une si arogante cérémonie, & fixa des regards attentifs sur les roues du char qu'il trainoit. Surpris de cette conduite, l'orgueilleux conquérant veut en faveur la raison: *Le tournoïement de cette roïe*, lui répond avec fermeté le Prince attelé, *me rapelle les vicissitudes de la fortune. Chacune de ses parties est tour à tour en haut & en bas. Il en est demême des Homes, qui assis aujourd'hui sur le Trône, sont demain réduits au plus honteux esclavage*: Réponse généreuse qui frapa vivement SESOSTRIS, & le fit dès-lors renoncer à cette affreuse coutume. Ces excès de vanité ne lui furent cependant pas ordinaires. Presque toujours il traitoit ses captifs avec humanité

Sa mort. A la fin ce Monarque perdit la vie & se donna lui même la mort: Acte de foiblesse, que les Prêtres peignirent sous les traits de la plus haute magnanimité, come si le crime pouvoit devenir une vertu. On a prétendu que le Phénix vint à Thèbes du tems de ce grand Roi: C'étoit sans doute, pour qu'il ne manquât rien à la gloire de son Règne.

PHERON. PHERON son Fils, autrement nommé SESOSTRIS II. lui succèda. Aucune belle action n'a rendu son nom célèbre.

Il ne fut point guerrier come son Père; mais come lui il perdit la vüe : Accident naturel, qui pouvoit être la fuite d'une infirmité héréditaire, & sur lequel on débite une Fable ridicule. Un jour, dit-on, les eaux du Nil étoient d'une hauteur extraordinaire; le vent s'avisa de les troubler. PHERON en courroux lança insolemment une javeline dans les ondes, & son crime fut puni d'un aveuglement de dix ans.

Après ce Prince, il se trouve un grand vuide dans l'Histoire Egyptienne; & le premier Roi qu'elle offre ensuite sur le Trône, mais sans époque certaine, c'est le tiran AMASIS ou AMOSIS. Un Roi dont le nom approche beaucoup de celui ci, assiégea les Pasteurs dans Peluse avec une Armée de 480, 000 combattans. Désespérant d'emporter la place, il fit avec eux une capitulation, qui les obligeoit à sortir d'Egypte, par où ils voudroient, sans qu'on les inquiétât dans leur retraite. Au nombre de 240, 000, ils prirent la route du Désert, entrèrent en Syrie, & bâtirent en Judée une ville forte, nommée Jérusalem. D'où l'on infère, mais sans assés de fondement, que ces Bergers étoient les Israélites.

Le cruel AMASIS traitoit son Peuple de la manière la plus violente & la plus injuste. Il condannoit les uns à mort, confisquoit les biens des autres, sans sujet, même sans prétexte pour pallier sa tyrannie. On n'osoit cependant secouer ce joug affreux. Les tristes Egyptiens portoient leurs fers sans murmure, lorsque ACTISANES vint du fond de l'Ethiopie déclarer la guerre à cet oppresseur. Il entra en Egypte sans résistance. Les Sujets d'AMASIS l'abandonèrent; il fut chassé; c'est ce qui arrive d'ordinaire aux Tyrans.

ACTISANES.

ACTISANES réunit donc sous son Gouvernement l'Egypte & l'Ethiopie. Plus grand que la fortune qui couronoit ses entreprises, juste, prudent, modéré, il fit renaître le calme en Egypte, & fut les délices de ses Peuples. Il fit rechercher tous les voleurs, auxquels on coupa le nez. Envoyés par son ordre dans la partie la plus reculée du Désert, entre la Syrie & l'Egypte, ils y habitèrent une ville bâtie pour eux. C'étoit Rhinocolura, ainsi nommée à cause de la mutilation de ses infames Citoyens. Elle étoit située dans une contrée si stérile, qu'elle fournissoit à peine quel-

qu'une des choses nécessaires à la vie. Aussi le Roi, en les reléguant, n'avoit pas voulu leur procurer un séjour agréable. Cependant la nécessité, Mère de l'Industrie, leur y fit trouver les moyens d'adoucir leur sort.

ACTISANSES en mourant, laissa aux Egyptiens la liberté de se choisir un maître. Ils élurent MENDES; le nom obscur de ce Prince seroit sans doute oublié, come tant d'autres, sans la construction d'un Labirinte, dont il étoit impossible de trouver les détours. MENDES.

Je trouve après la mort de MENDES un interrègne de cinq générations que termine enfin l'Electiion de CETES. C'est le PROTE'E des Grecs, Citoyen de MEMPHIS, d'une naissance obscure, mais grand Magicien. Il prenoit sans effort toutes sortes de figures, & même celle du feu, si l'on en croit les Prêtres Egyptiens. De là aparemment la Fable si connue du PROTE'E de la Grèce. PROTE'E.

Ce fut du tems de ce Roi que la tempête jetta sur les Côtes d'Egypte le Troyen PARIS avec la belle HELENE. PROTE'E instruit de la perfidie du ravisseur le fit arrêter avec sa maîtresse

& ses compagnons ; & après s'être emparé de toutes ses richesses , il lui ordonna de sortir de ses états dans l'espace de trois jours, sous peine d'être traité comme Enemi ; mais il retint la charmante Grecque , résolu de la remettre à son Epoux. Ce qu'il fit , dit-on , dans la fuite. Ainsi la ruine de Troye arriva sous le Règne de PROTE'E.

LAUSANNE.





HISTOIRE

De DON SEBASTIEN, Roi de Portugal.

CETTE Histoire, dont je ne rapporterai que ce qui me paroitra le plus intéressant, fournit un de ces problèmes historiques, qui faute de preuves, ne sera jamais décidé; il est certain que SEBASTIEN disparut après la funeste bataille qu'il livra à MULEY MOLUCCO Roi de Maroc; mais fut-il tué, come on le publia, ou ne fut-il que blessé, & prit-il la fuite, après être guéri de ses blessures, come il y a quelque aparence? C'est ce qu'on ne peut bien nier, ni afirmer; quand l'évidence manque, il ne reste que le doute, & cette incertitude, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant le seul parti que puisse prendre un Home raisonable, qui ne cherche que la vérité. Voici ce que les Historiens raportent sur ce sujet.

DON SEBASTIEN parvint fort jeune au Trône de Portugal; il étoit bien fait, d'une belle phisionomie, & s'étant rempli l'Esprit des victoires & des conquêtes d'A-

ALEXANDRE & de CESAR , il se proposa de les imiter , & de marcher sur leurs traces. L'occasion se présente bientôt de combattre contre les Maures , & il n'eut garde de la laisser échaper. MULBY ISMAEL , Roi de Maroc , ayant été détroné , vint implorer son assistance contre MALEY MOLUCCO , son Oncle , qu'il traitoit d'Usurpateur , & qui avoit succédé à son Père. La Couronne appartenoit au Fils ; mais l'Oncle régnoit glorieusement , & ayant appris que son Neveu , assisté des forces du Roi de Portugal , qui comandoit son Armée en personne , aprochoit pour le combattre , il se prépara à se bien défendre. Il avoit de la conduite & du courage ; quoi que malade , & presque mourant , il donna ses ordres avec une prudence qui lui assura la victoire. La bataille se donna le jour de la ST. JEAN , l'an 1578. dans les plaines d'Alcallarquivir. MOLUCCO se fit porter en litière dans tous les rangs ; il anima lui même les Soldats au combat , & recommanda aux Chefs de tenir sa mort secrète. A peine finissoit-il de parler qu'il expira. Il mit sa main sur sa bouche , pour ne laisser échaper aucun soupir , qui marqua qu'il avoit perdu la vie. Ses Soldats qui l'adoroient , firent des prodiges de valeur pour éterniser sa mémoire. Ils furent vainqueurs ;

MULEY ISMAEL fut tué, SEBASTIEN & ses Troupes furent défaits; ce malheureux Prince disparut, & l'on n'a jamais su positivement de quelle manière il avoit péri. Voilà le fond de cette Histoire, voici ce qu'on y a ajouté (*).

MULEY ISMAEL avoit une Fille, qui ayant accompagné son Père en Portugal, & étant fort belle, inspira un violent amour à DON SEBASTIEN. Elle n'avoit pas moins de tendresse pour lui, & craignant les dangers de l'expédition qu'il se proposoit d'entreprendre, elle fit ce qu'elle put pour l'en détourner; elle lui représenta que tout étoit à craindre dans ce climat étranger, & contre un Roi tel que MO-LUCCO, qui étoit chéri & respecté; que le Royaume de Portugal étoit assés puissant pour suffire à leur ambition, en attendant des circonstances plus favorables; que s'ai-

(*) On ne parlera ici que du 4^{me} DON SEBASTIEN, car il en avoit paru trois avant lui, qu'on avoit reconus pour des Imposteurs, mais celui-ci ne fut jamais convaincu; outre une parfaite ressemblance, il disoit des choses qui ne pouvoient être sues que de DON SEBASTIEN lui même; mais s'il étoit ce Prince, il fut la victime de son amour pour la gloire. Il ne voulut point paroître en Portugal, come fugitif, & pour se dérober à l'ignominie, il se donna la mort.

mant l'un & l'autre, ils trouveroient leur bonheur dans leur union, & que la Paix le favoriseroit mieux que la Guerre; qu'elle perdrait tout, en le perdant; & s'élevant à des vûes plus nobles, elle ajouta, qu'il n'y avoit pas moins de grandeur & de magnanimité à conserver la paix, & à maintenir la foi des Traités, qu'à entreprendre la guerre (*), dont on ne pouvoit prévoir l'issue; Mais dont les périls étoient grands & inévitables. Quoi que SEBASTIEN prit plaisir à l'écouter, son ambition parloit plus haut qu'elle, & le desir de servir & de venger MULEY ISMAEL l'emporta sur toutes les représentations de sa Fille.

On vient de voir quelle fut la funeste destinée de ce Prince en Afrique; il est certain qu'on ne le vit plus dans ce Pays, après la bataille qu'il perdit, mais on dit que

(*) Ce petit Discours me rappelle, qu'un célèbre Historien a dit que le premier Président MOLA' avoit marqué autant de courage, à la tête du Parlement de Paris, dans le tems des barricades, que le Prince de CONDÉ à la tête de son Armée, dans la fameuse bataille de Rocroi. Je conois un simple Citoyen qui marqua bien de la fermeté pour empêcher la guerre civile.

que la Princesse de MAROC qui combattoit à côté de lui, déguisée en Soldat, l'enleva de la mêlée, & que le voyant blessé, elle le porta dans une tente; où à l'aide de quelques domestiques fidèles, elle eut soin de lui, & le fit embarquer, lors qu'il fut en état de supporter la Mer: Elle ne lui fut guères moins fatale que la Terre; une affreuse tempête poussa leur Vaisseau dans une Isle inconnue, où étant débarqués, ils trouvèrent toutes sortes de rafraichissement & de richesses; car la nature n'est pas moins prodigue de ses trésors, dans les lieux incultes & déserts, que dans ceux qui sont les plus peuplés & les plus fertiles. L'air de ce Pays acheva de rétablir la santé de DON SEBASTIEN; il se hâta de faire mettre à la voile, & il aborda à Venise en 1598. Il se trouva plusieurs Portugais dans cette Ville, qui lui trouvant une parfaite ressemblance avec DON SEBASTIEN ne firent aucune difficulté de le reconoitre pour leur Roi légitime; mais le Sénat plus politique, craignant PHILIPPE II. Roi d'Espagne, qui s'étoit emparé du Portugal, fit mettre SEBASTIEN en prison, & après l'avoir interrogé, il le fit mettre en liberté, mais il lui comanda de sortir promptement

des terres de la République. Ce malheureux Prince prit le parti de passer à Florence. Le Grand-Duc FERDINAND I. pour plaire à la Cour d'Espagne, le fit conduire à Naples. Le Comte de LAMAS qui en étoit Viceroi, fit paroître SEBASTIEN devant lui. Ce Prince lui parla avec dignité, & lui rapella bien des choses, qu'un Impositeur auroit ignorées. Malgré cela le Vice Roi le condamna aux Galères. Pour éviter cette honte, il se tua lui même.

Je viens de lire dans le Journal Encyclopédique de Mars 1761. une Lettre de M. le Chevalier d'OLIVEYRAS, Savant Portugais, sur la mort de SEBASTIEN XVI. Roi de Portugal, & je crois qu'il m'est permis d'en tirer quelques traits pour joindre à la petite Histoire, que je vous ai déjà envoyée

M. DESORMEAUX, dans son Abrégé Chronologique de l'histoire d'Espagne dit, que l'infortuné SEBASTIEN Roi de Portugal, trouva la mort dans le champ où il espéroit cueillir des lauriers; après avoir fait des prodiges de valeur, il fut pris tout couvert de blessures. Un Officier Maure suivit dans le tems que quelques Soldats se le disputoient, l'épée à la main. *Quoi, Chiens, s'écria-t-il, lorsque Dieu vous donne une belle victoire, vous vous*

chargés pour un prisonnier ; aussitôt il déchargea un coup de cimeterre sur le Roi, l'étendit mort, & finit ainsi la querelle.

Mais la narration de cette mort trouva bien des incrédules en Portugal ; une Secte assez nombreuse, nommée Sébastianite, soutient affirmativement que SEBASTIEN ne fut point tué à la bataille d'Alcacer donnée l'an 1578, & que vingt ans après cette funeste journée, savoir en 1598, le vrai SEBASTIEN parut à Venise, & fut ensuite conduit à Naples, d'où il disparut (*).

Plusieurs personnes ont eû à ce sujet, une autre opinion singulière, & qui par là même a beaucoup de Partisans, car plus une opinion est bizarre & tient du paradoxe, & plus elle frappe certains esprits, Ils prétendent que le Roi SEBASTIEN, avant que de partir pour faire la guerre au

F 2

(*) On croit communément que PHILIPPE II. Roi d'Espagne, qui s'étoit emparé du Portugal, fit mourir le vrai ou le faux SEBASTIEN, pour lequel le Peuple Portugais començoit à se soulever, redoutant la domination Espagnole, & aimant ses Princes. On dit que SEBASTIEN fut tué en Afrique à l'âge de 24 ans ; celui qui prit son nom lui ressembloit beaucoup, mais come il ne se montra que vingt ans après, l'âge pouvoit avoir produit quelque différence.

Roi de Maroc, demanda la fameuse Epée qui étoit en dépôt dans le Couvent de Ste Croix à Coimbra ; on la lui confia, moyennant le serment qu'on lui fit prêter de la rendre à son retour.

Quelque tems après, un Home se présenta la nuit à la porte de ce Couvent, & en rendant au Portier l'épée en question, il lui dit, qu'il étoit le Roi lui même, & puis disparut sur le champ : Les Partisans de cette opinion croyoient & soutiennent que ce fut SEBASTIEN qui rapporta cette épée : Ils ne pensent donc pas qu'il soit mort, ils prétendent, au contraire, qu'il est gardé miraculeusement, & qu'il doit paroître un jour, pour rentrer en possession du Royaume de Portugal. Ce Royaume deviendra alors un Empire, qu'ils appellent le cinquième Empire, dont le Souverain sera en même tems Empereur & Pontife. Ce sera un Empire universel, & fort heureux, ne devant être composé que de Peuples d'une seule Religion. On trouve des personnes si entêtées de cette erreur, qu'elles s'exposeroient au martyre plutôt que d'abandonner la croyance que le Roi DON SEBASTIEN est encore vivant (*). Ces obstinés ont formé une

(*) Il n'y a point d'opinion ridicule ni de paradoxe

secte, qu'on appelle Sebastianites. On n'ose pas les taxer de folie, parce qu'il y a des Savans très célèbres qui ont souscrit à cette opinion extravagante & ridicule. Ils attendent la venue de ce Roi infortuné, de la même manière que les Juifs attendent le MESSIE. L'un d'eux, pour convaincre les prétendus Incrédules, & leur prouver que son ardeur étoit bien fondée, assura à un grand nombre de spectateurs, que son bâton mis en terre y fleuriroit sur le champ; & ce bâton en effet poussa à l'instant plusieurs branches remplies de feuilles, & chargées même de fleurs & de fruits, qui étoient des coings, d'une grande beauté. De tout tems, il y a eû des fourbes & des dupes.

C'est ainsi qu'anciennement les Anglois ont crû que leur Roi ARTHUS ne périt point à la bataille livrée à Mordred, mais qu'il fut enlevé dans un Palais enchanté, & qu'il y restera jusqu'à ce qu'il en soit tiré par un Chevalier, destiné à rompre cet enchantement.

F 3

paradoxe Romanoſque, qui n'ait trouvé de zèles Partifans. Il ſemble, dit M. de FONTENELLE, que l'Efprit humain ſoit le domicile du faux. Le malheur eſt que l'erreur ſe vante d'avoir ſes martyrs; ainſi que la vérité.



AUX EDITEURS.

A l'occasion de l'Essai sur la PREVENTION.

MESSIEURS,

J'AI lû avec plaisir dans votre Journal de Décembre, une petite Dissertation sur la Prévention, matière importante, & qui méritoit d'être traitée avec plus d'étendue. L'Auteur, pour abrèger, a laissé échapper bien des idées & des exemples dont il pouvoit faire usage avec succès; & qui auroient rendu son Essai plus utile.

Je crois come lui que la Prévention est un jugement précipité, qu'on porte sur certaines choses, avant que de les avoir mûrement examinées & sans des motifs suffisans pour se déterminer.

On se prévient pour & contre une personne en lui attribuant des sentimens & des vices qu'elle n'a pas, ou en voulant la dépouiller des connoissances, des talens & des vertus qu'elle a. C'est alors que la Prévention défigure les objets, en les peignant d'une manière infidèle, & leur prêtant de fausses couleurs. Delà tant de Lo-

gomachies & de quèrelles qui ne roulent que sur des jeux de mots.

On trouve dans un bon Traité sur les Tories & les Whigs, qu'on imputoit aux Ministres de Genève, d'inspirer aux Réformés une grande prévention contre l'Épiscopat d'Angleterre. Comme cette imputation étoit très grave & pouvoit être dangereuse, ces MESSIEURS crurent devoir se justifier: On trouve leur apologie sur ce sujet, dans une Lettre adressée à l'Université d'Oxford, par les Ministres & Professeurs de Genève, à la date du 25 Septembre 1706. signée ANTOINE LEGER Ministre & Professeur en Philosophie, & Modérateur (*). L'Université d'Oxford y fit une réponse polie & satisfaisante, par laquelle elle déclare, que tous les soupçons & tous les nuages sont dissipés, & qu'une petite différence d'opinion sur la

F 4

(*) Avant cette époque l'Église de Genève eût par le moyen de CALVIN & de BEZA, ces Illustres Réformateurs, un commerce de Lettres avec les plus Illustres Prélats d'Angleterre, sans qu'une légère différence dans la liturgie & la discipline Ecclésiastique altérât leur affection & leur estime.

Hierarchie Ecclésiastique, n'est pas capable d'alterer l'union & la paix des Eglises Protestantes. On est bientôt d'accord, quand on éclaircit la Question, qu'on veut & qu'on fait s'entendre.

Si l'on examine attentivement les mauvais effets de la Prévention, on verra qu'elle est la source & l'origine de la *superstition*, & de l'*incrédulité*, qui sont les ennemies les plus dangereuses de la Religion & du bonheur de l'homme. Le *superstitieux* est le jouet & la victime des chimères qu'enfante son imagination échauffée : Il substitue aux Loix de Dieu des règles fausses & arbitraires; croyant servir la vérité il rend hommage à l'erreur; il croit gagner le Ciel par de vaines cérémonies, par des jeûnes & des macérations; il néglige les bonnes œuvres & l'étude de ses devoirs essentiels, pour se fatiguer & se perdre dans un cahos d'observances puérielles & pénibles.

D'un autre côté, l'Incrédule, prévenu de ses faibles lumières, veut leur soumettre tous les objets de la Foi; il décide hardiment que tout ce qui n'est pas à la portée de ses yeux n'existe point, & que tout ce qui n'est pas du ressort de la Raison est nécessairement faux & absurde. Les miracles sont au dessus du pouvoir hu-

main; donc ils ne font pas même vraisemblables: Cette Doctrine est trop sublime pour nous; donc il faut la rejeter; ces préceptes heurtent nos penchans & nos passions, donc ils ne font pas émanés du Ciel. Voilà le langage & la Logique du Préjugé. Qu'on examine quels sont le fondement des opinions des aveugles mortels, on trouvera que la prévention de l'Avare pour l'or & l'argent, celle de l'Ambitieux pour les honneurs & les dignités, n'a pour base qu'un Préjugé frivole & funeste. La Prévention n'est pas moins dangereuse dans la Société. S'agit-il d'élire des Magistrats, la Prévention nous inspire d'élire, non ceux qui ont le plus de talens & de probité, mais ceux qui sont nos Parens & nos Amis; un tel ne pense pas come moi, donc il est indigne de mon suffrage. On le donne à celui qui ne le mérite point, & on le refuse souvent à celui qui mériteroit toutes les voix. Mais cela ne doit pas rebuter le bon Citoyen. Si l'on fait mal, il doit tâcher de faire bien.

On pourroit étendre beaucoup plus loin ces observations. La République des Lettres fournit un grand nombre de preuves de la force de la Prévention. On a vu un grand nombre d'Ecrivains qui étoient regardés dans leur Siècle, co-

me des oracles presque infailibles, être aujourd'hui méprisés & oubliés. L'on rend au contraire justice à quelques Auteurs que la Prévention vouloit dégrader; mais que le goût & la vérité ont soutenu & relevé.

La Prévention règne sur les petites choses, come sur les grandes: Qui pourroit croire qu'il y ait eû une petite Dispute Littéraire pour savoir, si dans la Version de la Bible, on doit employer le *vous* ou le *toi*; cependant cette Question futile a exercé l'esprit & la plume de deux personnes recommandables par leur génie & leurs connoissances (*); l'une soutenoit fortement que le *toi* est préférable au *vous*, dans la traduction d'un ancien Livre, fait dans un tems où l'on ne conoissoit pas encore le *vous*, quand on parloit à une seule personne; que le *toi* est plus conforme au caractère de l'Original; qu'il a d'ailleurs plus de force & d'énergie, plus même de naïveté, & qu'il est moins susceptible de jeter dans l'équivoque & l'obscurité.

(*) Voyés le Journal Helvétique de Février 1753. & de Juin de la même Année. On trouve dans le même Journal quelques Lettres curieuses sur le même sujet, par feu M. BAULACRE, Théologien éclairé, Ecrivain poli & judicieux. Voyés le Journal Helvétique Avril 1753.

L'autre tenant n'étoit pas moins zélé pour le *vous*; nous ne devons, disoit-il, prendre ici pour règle que l'usage, qui certainement se déclare pour le *vous* dans la Langue Françoisé, & les meilleurs Traducteurs s'y sont conformés. Les Ecrivains de l'antiquité ne pouvoient pas l'employer, puisqu'ils ne le conoissoient guères au singulier, quoi qu'on le trouve quelquefois dans ce sens: La manière dont on l'exprime aujourd'hui ôte toute l'ambiguité du Discours, & ne le rend pas moins clair, en le rendant plus conforme à l'usage, & aux bienséances. On n'exclut pas le *toi*, mais on le réserve lorsqu'il s'agit de peindre la violence, des passions, come celle de la colère, de la vengeance, ou de l'amour; ou dans le sublime:

Je ne t'ai pas aimé cruel qu'ai-je donc fait?

dit HERMIONE à PYRRHUS. Elle dit encore à ORESTE,

Mon vil ne veut plus voir un monstre tel que toi.

Le *vous* & le *toi*, employés alternativement & à propos, produisent une variété agréable. Il est même permis aux Poètes, dans leur licence, de se servir du *toi* quand ils s'adressent à Dieu, qui est au dessus de tout.

Il s'est aussi élevé une espèce de querelle Littéraire au sujet du Luxe. Des Partisans outrés du fameux ROUSSEAU, le regardant come un Oracle infallible, condamnoient hautement sur sa décision, tout ce qui a quelque rapport au Luxe, come pernicieux aux Etats; & font un mérite à nos Ancêtres de leur ignorance sur les Arts. D'autres personnes, après un mûr examen, trouvoient cet Arrêt trop sévère & on apelloient à la Raison & à l'expérience; elles disoient que le Luxe, dont on condamne l'excès & les abus, est une suite nécessaire des richesses que produisent le Commerce, l'Industrie, & les Manufactures; qu'on ne peut détruire ce qui est l'ouvrage des talens, sans détruire les talens même; ce qui seroit s'oposer au dessein du Créateur, qui nous les donnant veut que nous en fassions usage; & que d'ailleurs il y a d'autres causes plus naturelles de la décadence & de la ruine des Etats, qui sont l'ambition des Grands, la licence des Petits, des guerres ou civiles ou étrangères, qui ébranlent le Gouvernement & désolent les Villes & les Provinces. Il en est peut-être de ceci come de l'utilité des Sciences, de l'égalité des Homes, & de celle des conditions. Lorsqu'on examine sans prévention, on trouve

que les choses sont bien, telles qu'elles sont, & que vouloir les changer & les réformer, c'est plonger les Hommes dans l'ignorance & dans l'erreur; c'est jeter la Société dans le trouble & dans l'anarchie; c'est anéantir l'ordre civil, & priver les Hommes des secours réciproques qu'exigent leurs besoins.

C'est encore la *Prévention* qui a enfanté le fanatisme, & tous ces prodiges, ces faux miracles que la superstition a consacrés; on a prouvé dans quelques Essais imprimés dans le Journal Helvétique, qu'il n'y a que Dieu seul qui ait le pouvoir de faire des miracles, pour manifester sa puissance & sa volonté, & que ceux qu'on attribue au Démon ne sont que des tromperies & des tours de *passé passé* (*).

(*) Voyés sur la Magie, le Journal Helvétique de Novembre 1742. Celui de Décembre 1745. Février 1746. & de Novembre 1750. page 411 Février 1752. Voyés aussi un excellent Traité sur les miracles, par M. SERRIS, où il prouve qu'il n'y a que Dieu seul qui ait le pouvoir d'en faire & que s'il l'eût communiqué au Diable, il auroit entraîné nécessairement les Hommes dans l'erreur.

de même que les prédictions & les prodiges des Oracles du Paganisme, dont M. de FONTENELLE a montré la fausseté. Dieu ne donne point sa gloire à un autre. Il n'y a que l'Auteur de la nature qui puisse changer ses Loix, prévoir & prédire ce qui n'est point encore, & qui est caché dans les ténèbres de l'avenir.



V E R S

SUR LA PREVENTION.

GARDONS nous de prendre pour guide
L'aveugle & fatal préjugé :
Ce qu'il publie & qu'il décide,
Rarement est-il bien jugé.
Où trouver un Censeur dont le juste suffrage
Soit un garant certain du prix de votre Ouvrage ?
Qui rempli de savoir n'ait point de vanité,
Qui cherche uniquement l'auguste vérité,
Dont l'Esprit dégagé de fureur & de haine
Soit du fanx & du vrai la mesure certaine,
Ferme dans ses Avis, mais sans entêtement
Sans être pointilleux, plein de discernement.
Exempt de préjugés, come de flatterie,

Estimant les talens & détestant l'envie,
 Voyant d'un œil égal croire le nom d'autrui,
 Tachant de s'élever presque aussi haut que lui,
 Sans hazarder sa peine à le faire descendre ?
 La Gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser,
 Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
 Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.
 L'Homme doit le succès de ses plus grands travaux
 Au desir généreux de vaincre ses rivaux.
 Il échauffe, enhardit, élève le génie ;
 Mais ce desir n'est point inspiré par l'envie,
 Qui dans l'obscurité répandant son poison
 Par de noires vapeurs trouble nôtre raison,
 Allume dans les cœurs de funestes querelles,
 De longs embrasemens souffle les étincelles ;
 La discorde applaudit, & sa malignité
 Déchire la Société.

Quand DESPREAUX cribloit des traits de la satire

QUINAUT, PERRAULT & CHAPELAIN,

Son génie alteré de la soif de médire

Ne goûtoit qu'un plaisir malin :

Mais quand pour mériter une plus juste estime,

Du Dieu des Vers il dictoit les leçons,

J'admire la beauté de son Esprit sublime

Et la noblesse de ses sons.

VOLTAÏRE ! tu chéris les attraits de la Gloire,

Moins belle que la probité :

Sans elle, au vain éclat du Temple de mémoire

Je préfère l'obscurité

Dans cet Effain d'Auteurs que le Ciel fit éclore,
 Ne verrons nous que des Rivaux ?
 Et nôtre Cœur rempli du fiel qui le dévore
 Dégradera-t il leurs travaux ?
 Muses ! pour célébrer le savoir, l'innocence
 Sécondés mes nobles transports :
 Si je vous implorais pour servir ma vengeance ,
 Ne m'inspirés que des remords.
 Plûtôt que d'insulter à des Homes célèbres ,
 Je voudrais de leurs jours rallumer le flambeau :
 Puissai-je par mes chants dissiper les ténèbres ,
 Qui couvrent leur tombeau !
 Auguste vérité ! Compagne du génie ,
 De vos sages leçons instruisés l'Univers ;
 Que le mensonge impur , la noire calomnie ,
 Rentrent dans les Enfers.
 Desir de briller dans l'Histoire
 Et de graver son nom au Temple de mémoire
 Vous n'êtes que futilité ,
 Aux regards de la vérité :
 Et dans le cercle étroit où l'Homme est limité
 Il ne peut trouver de la gloire
 Que dans la seule probité,
 La sote opinion soumet à son Empire
 Presque tout ce vaste Univers :
 Mais si la vérité nous guide & nous inspire
 Nous briserons ses fers.



L E T T R E

*A Monsieur de St. L*** à Paris par Mad^e
de L - - - .*

SI nous étions au siècle de MERLIN,
Siècle où chacun entendoit le grimoire,
Où brusquement l'Esprit malin
Vous endormoit un beau matin,
Je pourrois bien vous faire accroire
Qu'un charme me tient en défaut,
Et que depuis un an je dors, ou peu s'en faut.

En vérité, Monsieur, je me croirois trop
heureuse d'avoir une pareille excuse à vous
donner; mais point. Des souffrances, une
foiblesse excessive & depuis plusieurs mois
l'habitude contractée de ne rien faire, voilà
les causes de mon silence. Le desir de me
rapeller au souvenir de mes amis & surtout
au vôtre, me revient, & me rend mes forces.

Tel un hiver rigoureux & pénible
Glace une onde pure & paisible,
L'arrête en suspendant son cours;
Telle on la voit, éprouvant le secours
D'un soleil bienfaisant, devenir plus rapide:
Telle on a vû la mort au teint livide,
A l'œil hagard, prête à glacer mes sens.
Mes esprits engourdis dans ces tristes momens

Laissoient encore agir une douleur tranquille ;
 Regrettant tout , & ne desirant rien ,
 Sans espérance & sans soutien.

Ce moment prolongé me sembloit inutile . . .

Mais quel cri tout-à coup interrompt ce sommeil ?

J'ouvre les yeux , je renaiss , je soupire ,

De l'amitié j'ai reconnu l'empire ,

Et mes amis ont été mon soleil.

Il est bien juste , Monsieur , que vous
 receviez votre part de ma reconnoissance , &
 qu'à présent que ma résurrection est bien
 constatée , je consacre les premières idées
 vives à ceux à qui je les dois.

Qu'avec plaisir je me rapelle

Tant d'amis si chers à mon cœur !

Tout à tour occupés du soin de mon bonheur ,

Vous m'en doniez toujours une preuve nouvelle.

En ne laissant rien à désirer au sentiment,
 vous fixiez encore parmi nous tous les agré-
 mens de la Société. O mes amis ! quand
 me retrouverai-je avec vous ,

Un avenir trop séduisant ,

Quand il est loin encor , devient une chimère ,

Et seroit bientôt un tourment.

Pour être heureux , dit on , profitez du présent

La sagesse le veut . . . La sagesse a beau faire ;

Je ris, la larme à l'œil, je cause en soupirant :

Quand le cœur a parlé , la raison doit se taire.

Il faut avouer cependant qu'il n'y a point de pays où l'on ait moins de mérite qu'ici à écouter la raison. Les abords de Genève sont très sauvages, très-propre à éfaroucher des têtes françoises, & à plus forte raison des têtes femelles, qui n'ont jamais vu que Marli & St. Germain. On ne s'attend guères à trouver au milieu de ces montagnes un vallon délicieux, arrosé par le plus beau lac de la nature, par un fleuve & plusieurs rivières, orné de quantité de maisons de campagne, dont chacune fait un tableau charmant. En deça & au delà :

On ne voit que des monts glacés,

Ou bien des campagnes arides.

Ces peuples, au surplus, par les Dieux protégés

Tiennent d'eux des bienfaits moins brillans, plus
solides

Que ceux dont on nous voit si vains.

Chez eux nul galant équipage,

Point de palais dorés, ni de superbes trains;

Point de faste, point d'étalage.

La vertu fait leurs loix. Conduits par l'équité,

Par l'amour de la liberté,

Ils semblent animés d'une ame égale & pure;

De leur cœur la naïveté

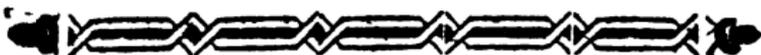
Et de leurs mœurs l'urbanité

Nous ramènent au tems de la simple nature.

Vous voyez, Monsieur, qu'avec de tels hôtes on peut très bien se tirer d'affaire. Quel pays que celui où le ridicule inspire plus de compassion que de bon mots ! Un homme a-t-il fait une sottise, a-t-il été la dupe de sa crédulité, de son bon cœur,

En France on se prendroit à rire,
 A brocarder à qui mieux mieux ;
 Du foible talent de médire
 Le Genevois peu curieux
 Le plaint, le console & desire
 Qu'avec un cœur si généreux
 Il soit désormais plus heureux.

Voilà, en général, come ils sont tous. Vous en excepterez pourtant huit ou dix, qui comencent à se corrompre, & que, je ne sçais par quel caprice, j'ai choisi de préférence pour ma Société. Je vous laisse en chercher la raison. Vous voyez, Monsieur, par l'amphigourie que je vous adresse, que l'absence n'a rien diminué de ma confiance en vous : A votre tour rendez moi raison de votre silence, & promettons nous réciproquement & pour la dixième fois, un peu plus d'exactitude dans notre comerce.



HORLOGERIE.

ESSAI sur l'Horlogerie; dans lequel on traite de cet Art, relativement à l'usage civil, à l'Astronomie & à la Navigation, en établissant des Principes confirmés par l'expérience. Dédié aux Artistes & aux Amateurs. Par M. FERDINAND BERTHOUD, Horloger à Paris (*). Deux Volumes, in quarto, de chacun 450 pages environ, sans compter les Tables, le Discours Préliminaire & le Plan du Livre; avec trente-huit Planches en taille-douce, gravées avec beaucoup de soin. Se débite à Paris depuis le commencement de Janvier 1763, chez C. A. JOMBERT, Libraire, rue Dauphine, à la belle Image; LAMBERT, Libraire, rue & près la Comédie Française; & MUSIER fils, Libraire, quai des Augustins. Le prix est de vingt-sept livres (argent de France) relié en deux Volumes.

L'ART de l'Horlogerie, si long-tems ignoré, a aquis de nos jours un très-grand

(*) Cet Auteur, qui est originaire de la Principauté de Neuchâtel, en Suisse, est déjà connu
par

degré de perfection du côté de la main d'œuvre ; mais on n'avoit pas encore tenté de réduire cette science en principes. Les Auteurs qui en ont écrit jusqu'à présent, se sont contentés de décrire les pièces d'Horlogerie les plus en usage, & de traiter, chacun à sa manière, de quelques soins de pratique. De là est venue la variété que l'on s'est permise dans la fabrication des Pendules & des Montres. Ce n'est cependant que d'après des principes bien établis, que l'on peut parvenir au point de construire & d'exécuter ces machines, pour les mettre en état de mesurer le tems avec la plus grande précision.

C'est pour répondre au désir des amateurs de cet Art, & au besoin des fabricateurs d'Horlogerie, que l'Auteur de cet Ouvrage s'est déterminé à faire part au public de tout ce qu'il est parvenu à découvrir sur cette science, par un travail constant & désintéressé, qui l'occupe depuis plus de dix ans, & par l'étude particulière qu'il a faite des principes de mécanique, & surtout par un

par les Articles d'Horlogerie qu'il a faits pour l'Encyclopédie ; par différents Ouvrages de son invention, présentés à l'Académie Royale des Sciences ; par le Livre de l'Art de conduire & de régler les Pendules & les Montres, &c.

grand nombre d'expériences, tendantes à vérifier ces principes.

Cet Ouvrage est donc le fruit d'une étude longue & pénible, & l'Auteur n'y fait mystère d'aucune des choses qu'il a apprises: Il y expose les principes sur lesquels il est parvenu à composer non-seulement des Horloges à pendule, qui ne varient ni par le chaud, ni par le froid; des Horloges Marines pour servir aux longitudes, &c; mais encore à établir une théorie sur les Montres, vérifiée par l'expérience, & au moyen de laquelle il construit aussi des Montres, qui ne varient point par les différentes températures; chose à laquelle on n'avoit osé penser jusqu'à présent.

Le but de l'Auteur étant d'instruire les Artistes & les Amateurs, il ne se contente pas de les guider par des principes mis à leur portée, il entre encore dans tous les détails de pratique sur les Pendules & les Montres; en sorte qu'avec un peu de réflexion, une personne, qui n'auroit même aucune teinture de l'Art, pourroit parvenir à exécuter des Pendules & des Montres, qui marcheroient avec justesse.

L'Ouvrage entier est divisé en deux Parties, qui forment chacune un volume. La première Partie comprend XXXVI Chapitres, qui traitent principalement des descrip-

tions des Machines ordinaires d'Horlogerie, come Pendule à secondes, sonnerie d'un an, Horloges à répétition, à équation, &c. Des Montres; Montres à réveil, à répétition, à équation, à 4 parties, & plusieurs instrumens & outils les plus essentiels, &c.; de tous les détails de main d'œuvre d'une Répétition en Pendule. Dix-neuf Planches jointes au premier Volume, sont relatives à l'objet de cette Partie.

La seconde Partie est divisée en XLVII. Chap. qui traitent particulièrement des principes & de la théorie de l'art, de la mesure du tems; grand nombre d'expériences & de machines faites pour vérifier ces principes; la construction qu'il faut donner aux machines qui mesurent le tems, tant dans les Horloges astronomiques, que dans les Montres & les Horloges Marines, &c. Dix-neuf Planches gravées en taille-douce, sont relatives aux matières traitées dans ce Volume. Nous allons parcourir la totalité de cet Ouvrage, pour donner une notice de ce qu'il contient.

I. P A R T I E.

Le Chap. I. traite de la division du tems, qui est mesuré par les révolutions du soleil. On fait voir que le soleil varie, & l'on ex-

plique les causes de ces écarts. Chap. II. Pour parvenir à faire concevoir parfaitement les divers effets de cette partie d'une Horloge, qui mesure le tems, l'Auteur suppose, que n'ayant aucune notion des machines qui mesurent le tems, on veut en composer une. Pour cet effet, il passe des idées les plus simples & par gradation, au point de former la machine, & l'on acquiert par cette methode des idées générales, nettes & justes de chaque partie des Horloges. Au Chap. III. Description d'une Pendule à secondes, à sonerie. Chap. IV. & V., sur les soneries. Description d'une sonerie d'un an. Chap. VI. & VII., Notion générale des répétitions avec la description de ce mécanisme. Pour parvenir à donner des notions nettes des Montres, l'Auteur suppose, que l'on ne connoit point le mécanisme de ces ingénieuses machines, & que l'on veut en composer une; il fait voir par gradation, comment on pourroit y parvenir; c'est l'objet du Chap. VIII. Le IX. est la description d'une montre ordinaire. Chap. X. Description d'une montre à répétition. Chap. XI., Description d'une Montre à réveil. Chap. XII., de l'Equation; ses effets. Les Chap. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. & XVIII. contiennent des descriptions de différentes sortes d'équation pour

les pendules & pour les Montres : Montres d'un mois sans monter à répétition, secondes, équation, &c. Chap. XIX., on entre dans les détails d'exécution de ces machines. Chap. XX. de l'usage des Tables d'équation jointes à ce Livre. Les Chap. XXI. XXII. XXIII. & XXIV., sont des descriptions d'échappements pour les Pendules ou pour les Montres. Chap. XXV., de la machine à fendre les roues. Chap. XXVI. de l'outil à tailler les fusées. Les Chap. XXVII. XXVIII. & XXIX. sont des descriptions des outils les plus essentiels qui servent à la pratique de l'Art. Chap. XXX. Description d'une Montre à trois parties. Chap. XXXI. de quelques soins de construction & d'exécution des Montres. Chap. XXXII. & XXXIII. Examen des causes d'arrêts & de variations des Montres & des Pendules. Chap. XXXIV. sur les nouvelles productions d'Horlogerie. Chapitre XXXV. des Baromètres & Thermomètres à aiguille. Enfin, on termine cette première Partie par tous les détails de main d'œuvre pour l'entière exécution d'une Pendule à répétition : Cela forme le Chap. XXXVI. qui est de 260 pages.

I I . P A R T I E .

Pour parvenir à établir une théorie sur

les machines qui mesurent le tems, objet de la seconde Partie, l'Auteur commence dans le premier Chapitre par démontrer les loix de l'équilibre dans le simple levier. Ce principe établi, il l'emploie à faire entendre comment les roues, qui ne sont que des composés de leviers, agissent les unes sur les autres : C'est le but du Chapitre II. Dans le III. on donne des règles générales pour mesurer la force transmise par le moteur à la dernière roue d'un rouage. On examine dans le Chap. IV. les effets des mauvais engrenages. Au chap. V. on démontre les courbes que doivent avoir les dents des roues & pignons. Les Chapitres VI. VII. & VIII. traitent du calcul des rouages, soit pour trouver les nombres des dents des roues & pignons, quand on compose une Pendule ; ou, cette machine ou Pendule étant faite, pour savoir les révolutions que les roues font, & pour trouver le nombre des dents des rochets relativement à la longueur d'un pendule donné. Les Chapitres IX. & X. traitent des loix du pendule simple & de ses propriétés. On recherche dans le Chap. XI. la meilleure manière de suspendre un pendule ; & dans le XII. comment doit être la lentille pour éprouver une moindre résistance de l'air. Chap. XIII. Expériences sur les ré-

sstances de l'air. Chapitres XIV. & XV.
 calcul de la force requise pour entretenir
 en mouvement un pendule: Ce qui con-
 duit à la meilleure manière de régulateur.
 L'Auteur traite dans les Chapitres XVI. &
 XVII. des pendules qui sont mus par l'action
 inégale des ressorts; des effets des échappé-
 ments; & de la machine qu'il a construite
 pour faire des expériences sur cette matière,
 &c. Il traite dans le Chap. XVIII. de la
 dilatation & contraction des métaux par le
 chaud & le froid. Chap. XIX. du Pyro-
 mètre qu'il a composé pour mesurer les ef-
 fets des métaux, & Chap. XX. il donne le
 précis des expériences qu'il a faites là-dessus.
 Chap. XXI. des écarts que la différence de
 la température cause aux Horloges à Pen-
 dule. L'Auteur traite dans les Chap. XXII.
 & XXIII. de la construction de plusieurs
 verges composées pour compenser les effets
 du chaud & du froid. Chap. XXIV. Des-
 cription d'une Horloge astronomique, à
 secondes concentriques, allant un an: Son-
 nerie de secondes pour faciliter les obser-
 vations pour les Astronomes.

Après avoir traité des parties les plus
 essentielles des Horloges à pendule, l'Au-
 teur a entrepris de parcourir tout ce qui
 peut contribuer à la justesse des Horloges
 portatives & à établir une théorie sur les

Montres. Pour cet effet il examine dans le Chap. XXV. le Balancier simple; & Ch. XXVI. les propriétés du Spiral. Chap. XXVII. les conditions du meilleur régulateur de Montre. Il démontre dans le Chapitre XXVIII. tout ce qui est relatif au Balancier, poids, grandeurs, vitesses: &c. Chap. XXIX. l'Auteur traite des frottements, de leurs effets; des huiles, &c. Il donne dans le Chap. XXX. deux propositions qui servent de base à la théorie qu'il établit pour les compensations du chaud & du froid sur les Montres. Le Chap. XXXI. contient plusieurs expériences, qui confirment cette théorie. Chap. XXXII. des effets des échappements dans les Montres, leurs propriétés, &c. Il donne dans le Chapitre XXXIII. des principes sur la force de mouvement des Balanciers, & on en fait l'application dans le Chap. XXXIV. pour trouver les pesanteurs des Balanciers, forces de ressorts, étendue de vibration, &c. Chap. XXXV., l'Auteur y établit quelques principes sur les ressorts. On trouve dans le Chap. XXXVI. la description d'une Montre à secondes concentriques de sa façon; & Chap. XXXVII. la description d'une Montre à 8 jours à secondes, régulateur à deux balanciers.

L'Horloge astronomique décrite dans le Ch. XXIV. n'ayant pas autant approché de la

perfection que l'Auteur le desiroit, il a travaillé à une nouvelle Horloge, dans la construction de laquelle il a rassemblé tout ce que l'étude & l'expérience ont pu lui apprendre; aussi a-t-elle parfaitement réussi: Cette Horloge fait l'objet des Ch. XXXVIII. & XXXIX.

Après avoir travaillé avec succès à la perfection des Horloges astronomiques & des Montres, l'Auteur a formé le projet de construire une Horloge Marine pour servir aux longitudes; c'est l'objet de quatre Chapitres. Pour parvenir au but qu'il se propose, il donne dans le Chapitre XL. une notion des longitudes & de leur utilité en mer; de l'usage de l'Horlogerie pour parvenir à leur découverte. Le Chap. XLI. traite des principes qu'il a suivis pour la composition d'une Horloge Marine; laquelle est décrite Chap. XLII.; & d'après l'exécution qu'il en a faite, il donne dans le Chap. XLIII. les détails de main-d'œuvre, & les expériences faites avec cette machine. Il propose dans le Chap. XLIV. la construction d'une Horloge Marine plus simple & moins coûteuse que celle qu'il a exécutée: Il donne aussi le plan de cette machine: Ce Chapitre est terminé par la description d'une troisième Horloge, qu'il croit préférable aux précédentes: Il ne l'a pas exécutée; mais il en donne le plan.

Le Chap. XLV. contient quelques additions & expériences relatives à la perfection des Horloges astronomiques. Le Chapitre XLVI. contient des additions à plusieurs parties des Montres; sur les frottements, compensation du chaud & du froid &c. on y trouvera la description de plusieurs instruments essentiels à la perfection des Montres, & entr'autres une machine à fendre & à tailler les roues cylindre & roues de rencontres enarbrées; de l'exécution de l'échappement à cylindre, &c. Enfin pour terminer cet Ouvrage, l'Auteur traite dans le Chapitre XLVII. de la construction & de l'exécution d'une bonne Montre; & il fait concourir tout ce qui peut la porter à la plus grande perfection; il entre dans tous les détails de sa construction & dans les plus essentiels de son exécution.



A V I S.

MR. Jean George KÖHLI, Directeur du Bureau de la Poste à Bienne, avise le Public, qu'on trouvera, tant chez lui, que chez Mr. Eberhard KÖCHLIN à Schaffouse, des Plans & Billets de la 9me Lotterie d'ERBACH SCHÖNBERG. Cette Lotterie consiste en 24000 Billets, & 12048. Prix, par conséquent pas tout à fait, un Billet blanc, contre un bon. Elle est distribuée en 5. Classes. La suite de la 1re Classe est de 2 florins.

de la 2de 4 fl. de la 3me 6 fl. de la 4me 8. fl. & de la 5me & dernière 4. fl. Ainsi pour toutes les Classes en tout 24 fl. d'Empire, le Louis d'or neuf à 11. fl. On pourra gagner des Prix depuis 36 fl. jusqu'à 25000 fl. Les Billets qui gagnent ne rentrent pas dans les Classes suivantes, mais on procurera des Billets aux gagnants à un prix raisonnable. Il y a aussi des demi Billets pour la facilité de chacun, & les argents resteront pour sûreté des Intéressés jusqu'après le Tirage définitif de la Lotterie, entre les mains des Collecteurs. Le Tirage de la 1ere Classe comencera suivant le Plan le 14 Mars 1763. & les Plans qu'on peut avoir gratis, donneront un plus ample éclaircissement. Les Collecteurs prient ceux qui voudront leur faire l'honneur de leur écrire, de ne pas diférer de le faire, parceque come les Billets comencent à être recherchés, la Lotterie se tirera peut être avant le terme fixé. Les Argents & les Lettres doivent être afranchis.



T A B L E:

E SSAI sur la résurrection des Corps. pag. 8	
Réflexions sur les deux derniers Ouvrages de M. J. J. Rousseau.	11
Le vrai Talisman.	39
Un Tableau du Déluge, traduit de l'Allemand de M. Geßner.	57
Fragmens Historiques XVIII. Fragment.	64
Histoire de Don Sebastien Roi de Portugal.	77
Aux Etit. à l'ocasion de l'Essai sur la Prévention.	86
Vers sur la Prévention.	94
Lettre à M. de St. Leger à Paris, par Mad. de L.	97
HOMMAGE.	101
Actes.	111